Nouvelle-Orléans, Novembre 1949

COMPTES RENDUS
De
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

SOMMAIRE

Ephémérides — Saison 1948-1949

Nécrologie: André Lafargue
James F. Bezou

Impressions Européennes
R. P. Henri-Charles Bezou

Journalistes des Paroisses Louisianaises
Lionel C. Durel

A la Poursuite des Aigles
Madame Simone de la Souchère Deléry

Le Folklore chez nos Etudiants
Jacques Périou

Nécrologie: Mademoiselle Marie Dumestre
James F. Bezou

Sujet du Concours 1949
"Les Romanciers de Langue Française en Louisiane: de 1870 à 1900"

Lauréats de l'Athénée Louisianais

Liste des Membres.

Le numéro, $1.50
Siège social, 1925 Esplanade Avenue
Nouvelle-Orléans

Imprimerie E. P. Rivas, Inc., Nouvelle-Orléans

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

LE BUREAU

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et. de les protéger.
3. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

EPHÉMÉRIDES

Saison 1948-1949

1948—Jeudi, 28 octobre: Présidence de Me André Lafargue. Séance de rentrée à la salle du Presbytère, coin Ste-Anne et Chartres. Conférencier: Le R. P. Henri-Charles Bezou, qui raconte ses impressions de voyage en Europe. Le P. Bezou, accompagné du R. P. Dan Becnel, a visité la France, la Belgique, et plusieurs autres pays de l'Europe occidentale. Sa causerie, illustrée des belles photographies en couleurs prises par le P. Becnel, est vivante d'actualités et il est longuement applaudi par un auditoire nombreux et choisi.

1948—Mardi, 30 novembre: Séance littéraire au Presbytère. Conférencier officiel de l'Alliance Française aux Etats-Unis et au Canada: M. Max Pol Fouchet, homme de lettres, journaliste, directeur de la revue "Fontaine." Son sujet: "Le Diable est-il poète" est traité de façon éblouissante par un conférencier qui a lui-même une âme de poète et fréquente leurs cénacles. Grâce à son exposé magistral nous comprendrons mieux Mallarmé, Baudelaire, Guillaume Apollinaire, et bien d'autres dont il nous parle. Cette causerie marquera dans les annales de l'Athénée.

1948—Samedi, 18 décembre: Réunion littéraire au Presbytère. M. Lionel Vasse, consul général de France à la Nouvelle-Orléans, donne l'esquisse de sa prochaine conférence. Me André Lafargue, président de l'Athénée, prononce l'éloge de Chateaubriand, à l'occasion du centième anniversaire de la mort de l'illustre écrivain.

1949—Lundi, 7 février: Séance de deuil à la salle du Presbytère. Le 3 février, la mort a frappé notre président, Me André Lafargue, commandeur de la Légion d'Honneur. M. James Bezou, deuxième vice-président, donne lecture de l'article

nécrologique qui exprime la douleur de notre société devant l'immensité de cette perte en même temps qu'il résume les faits saillants dans la vie du cher et illustre disparu. Ensuite M. Lionel Vasse prend la parole pour exprimer à son tour ses regrets personnels et les condoléances officielles de son gouvernement et de la France, qu'André Lafargue avait tant aimée et si bien servie. M. Vasse, sur les instances du bureau, souligne la continuité de notre oeuvre en faisant malgré tout sa conférence sur la "Géographie poétique de la France." Son discours est écouté avec une attention suivie et nos sociétaires le remercient d'une belle leçon qui, dans d'autres circonstances, eût été un triomphe.

1949—Samedi, 26 février: Séance intime d'affaires, dans la salle du rez-de-chausée de l'Union Française, 928 rue des Ramparts. Election des officiers. Sont élus à l'unanimité: M. James Bezou, président; M. Jay K. Ditchy, premier vice-président; M. James A. Stouse, deuxième vice-président; Mme Clara Lewis Landry, secrétaire; M. Sidney Villeré, trésorier; Mlle Anna Harrison, sous-secrétaire. Elus membres d'honneur à vie: Mme André Lafargue, veuve de notre regretté président, et Mgr. Jules B. Jeanmard, évêque de Lafayette, auquel le gouvernement français vient de décerner le grade de commandeur de la Légion d'Honneur. Choix du concours de 1949: "Les Romanciers de Langue française en Louisiane de 1870 à 1900."

1949—Samedi, 19 mars: Présidence de M. James Bezou, salle du Presbytère. Conférencier: M. Léon Baisier, professeur des langues modernes et classiques à l'Université Xavier. Sujet: "Le Catholique français dans la Résistance." M. René de Messières, conseiller culturel attaché à l'ambassade de France, et M. Lionel Vasse, consul général de France à la Nouvelle-Orleans, rehaussent de leur présence l'éclat de cette soirée. Salle comble et auditeurs sympathiques qui applaudissent vivement le jeune conférencier.

1949—Vendredi, 29 avril: Séance littéraire au Presbytère. Conférencier: M. Yves Cornud, agrégé de l'Université. Sujet:

"L'Esprit unanimiste dans 'Les Hommes de Bonne Volonté' de Jules Romains." Causerie pleine d'intérêt et d'érudition qui vaut à M. Cornud l'approbation chaleureuse de la salle. Distribution des programmes du concours littéraire de 1949.

1949—Vendredi, 20 mai: Réunion de clôture, à la salle du Presbytère. Brillante et nombreuse assistance qui écoute avec attention la causerie admirablement documentée de l'Abbé Michaël Garnier, venu expressément de Georgetown University, Washington, D. C. pour se faire entendre sur "La Fidélité d'Antoine Saint-Exupéry." Les membres sont conviés à se retrouver au mois d'octobre, après les vacances d'été.

ANDRE LAFARGUE

André Lafargue n'est plus. Muni des derniers sacrements de l'Eglise, notre président s'est éteint le jeudi 3 février, vers les neuf heures du soir, son grand coeur épuisé par la lutte contre les ravages de l'asthme qui le minait depuis de longues années. Jusqu'au dernier moment, il ne s'est pas départi de cette maxime de Paul Bourget, "Il faut vivre comme on pense, sinon, tôt ou tard, on finit par penser comme on a vécu." Celui que nous pleurons ce soir a toujours pensé que notre patrimoine français était une chose précieuse qu'il fallait à tout prix conserver. Nul plus que lui, nul mieux que lui, n'a travaillé pour resserrer les liens nous unissant à la France.

L'aîné d'une nombreuse famille issue d'un père français et d'une mère appartenant à l'une de nos plus anciennes familles louisianaises, André Lafargue réunissait en sa personne la vivacité et l'esprit gaulois alliés à la grâce et à la finesse du gentilhomme créole. Ses bons mots, ses traits d'esprit, voire même ses boutades sont devenus légendaires au sein de nos familles créoles.

Après avoir achevé ses études au Collège de l'Immaculée Conception, André Lafargue passa sa license à l'école de droit de l'université Tulane. Il poursuivit avec grand succès sa carrière d'avocat. Sa mémoire étonnante, sa puissance d'analyse, sa parfaite connaissance des deux langues lui valurent d'être nommé au poste important d'avocat-conseil du consulat de France à la Nouvelle-Orléans. Ces mêmes qualités lui assurèrent une clientèle de plus en plus nombreuse parmi ses concitoyens et les membres de la colonie française.

Pourtant, dès le début, Maître André Lafargue quittait volontiers la robe d'avocat et revêtait l'armure d'un champion de la cause française. Pendant plusieurs années il fut rédacteur de l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, et déjà sa plume se révélait facile et abondante. Par ailleurs, il était appelé, de par son remarquable talent oratoire, à représenter sa ville natale, son état, et son pays à maintes reprises auprès des plus hautes personnalités de la France. En 1917, alors que la

France saignait et que la traversée de l'Atlantique était des plus périlleuses, il se rendit à Paris comme président de la Mission envoyée par la Nouvelle-Orléans pour célébrer le bi-centenaire de la signature du décret autorisant Bienville à fonder notre ville. En 1931 il assista le Haut Commissaire des Etats-Unis à l'Exposition Coloniale à Paris.. Le gouvernement français, dont il tenait déjà de nombreuses décorations, lui décerna à cette occasion le grade si convoité de commandeur de la Légion d'Honneur. Sa dernière visite en France remonte à 1937.

Si la France n'a jamais eu un plus fidèle ami qu'André Lafargue en terre étrangère, la Nouvelle-Orléans et la Louisiane n'ont jamais eu de fils plus empreint de notre double culture française et anglo-saxonne. Sa vive intelligence savourait avec un délice tout spécial les détails pittoresques de notre histoire, les faits saillants des grands colonisateurs, les traditions, les coutumes, les moeurs qui font de cette terre louisianaise un lieu de prédilection pour les Français, une région unique et attirante pour nos concitoyens des autres états américains. Ainsi André Lafargue était-il avant tout et en tout citoyen américain, louisianais et néo-orléanais jusqu'au bout des ongles. Il n'hésitait pas à défendre les intérêts de sa patrie envers et contre tous et à redresser les faux jugements des étrangers qui auraient pu trouver à redire sur nos institutions et sur nos idéaux, souvent plutôt par ignorance que par méchanceté.

Dès qu'il s'agissait d'une entreprise d'ordre culturel ou civique, André Lafargue répondait 'présent' à l'appel. Ainsi il cumulait les fonctions de président de l'Union Française, de président de la commission d'une maison Pontalba, d'administrateur du City Park et de l'Association de l'Opéra de la N. O., de premier vice-président de la Société d'Histoire de la Louisiane, et, comme vous le savez, depuis 1937 il dirigeait les destinées de l'Athénée Louisianais. Je ne crois pas me tromper en disant que ce titre de président de l'Athénée était peut-être celui dont il était le plus fier. Depuis la mort du regretté Bussière Rouen, son prédécesseur, il tenait les rênes de notre société avec une rare maîtrise et avec le sens le plus profond de ses traditions littéraires et artistiques. Quel plaisir n'éprouvait-il pas à nous présenter les conférenciers officiels

venus de France, à évoquer pour eux les fastes de notre passé et le charme nostalgique de notre Place d'Armes, ou encore à faire valoir à leurs yeux toute l'importance des liens qui nous rattachent à la France.

Il n'hésitait jamais à se faire le bourreau de son corps afin que l'Athénée Louisianais pût poursuivre son but malgré tout. Combien de fois ne l'avons-nous pas vu ici-même, haletant, à bout de souffle, après avoir fait un effort surhumain de volonté pour venir présider nos séances. Tous ces efforts, toute cette dépense d'énergie n'ont pas été faits en vain. Aujourd'hui l'Athénée Louisianais est une oeuvre florissante, une société ancienne par son passé et par ses traditions, mais rajeunie par l'élan vital et le renouveau de prestige qu'elle doit presque entièrement à son défunt président. Il a eu la suprême satisfaction de voir paraître nos Comptes Rendus peu de temps avant de nous quitter pour toujours.

Et maintenant, André Lafargue n'est plus. Nous n'entendrons plus cette voix chaude et nuancée nous communiquer les dernières nouvelles de France. Il ne fera jamais sa conférence sur Lyautey, qu'il avait bien connu. Nous ne subirons plus le magnétisme de son regard vif et pétillant. Sa présence nous fera défaut aux réunions brillantes où ses discours se terminaient par un "Vive la France" vibrant et émouvant.

A sa veuve inconsolable, née Marie Generelly, à celle qu'il appelait à juste titre son "ange gardien" et qui était pour lui l'épouse incomparable, son soutien et son appui de toujours, à ses fils, Marcel et Fleury, à sa fille Evelyn, à tous ses proches je dis du plus profond du coeur: "Je partage votre douleur et m'y associe." Je me fais également le porte-parole de mes collègues du bureau et de tous nos sociétaires pour adresser à la famille leurs sincères condoléances.

Cependant, si notre perte, à nous ici-bas, est irréparable, je suis certain qu'au Paradis il y a eu grand branle-bas et grande liesse lorsque l'âme d'André Lafargue a paru devant le Seigneur. Il me semble qu'à ce moment-là, le bon Dieu a sommé de comparaître devant Lui toute l'illustre compagnie des grand Louisianais, l'Abbé Rouquette, les Placide Canonge, les Armand Mercier, les Gayarré, les Alcée Fortier, les Bussière Rouen, pour les féliciter d'avoir retrouvé celui qui avait

été leur émule et le grand continuateur de leur oeuvre. Et je suis sûr aussi, que de la place qui lui est réservé là-haut, André Lafargue nous dit ce soir: "Continuez, mes amis, mon souvenir sera toujours avec vous pour vous guider et vous éclairer. Combattez le bon combat jusqu'au bout, car l'oeuvre est plus grande que l'artisan."

James F. BEZOU

IMPRESSIONS EUROPEENNES

Conférence du 28 octobre 1948, salle du Presbytère, suivie de la projection des photographies en couleurs prises par le R. P. Daniel Becnel, campagnon de voyage du R. P. Henri-Charles Bezou, le conférencier.

Par la voie de l'air, on ne met guère plus d'une demi-journée à se rendre des Etats-Unis en Europe. Plus précisément, neuf heures après l'envol de l'avion à Gander, Terre-Neuve, on atterrit soit à Shannon, en Irlande, soit aux Açores. Il y a trente ou quarante ans, l'idée d'un voyage aussi rapide—remarquez que vous n'avez que le temps de faire deux repas, le souper en Amérique et le déjeuner en Europe, ou l'inverse—eût été qualifiée de fantaisie à la Jules Verne. A notre époque "aérienne," si j'ose dire, un tel vol n'est rien moins que banal.

De même que les distances semblent se raccourcir grâce à la propulsion rapide du puissant quadrimoteur, il me faudra également, faute de temps, resserrer et abréger mes souvenirs. Cet été j'ai eu le plaisir de passer soixante-et-un jours dans six pays de l'Europe occidentale. Afin de vous raconter mes impressions sans dépasser les limites d'un temps raisonnable, je dois rester sur le plan "vol d'oiseau." Lorsqu'on traverse l'Atlantique à une altitude de quinze mille pieds à bord d'un avion dont la vitesse de croisière atteint les trois cent cinquante milles à heure, la vue est superbe mais tout de même superficielle.

L'Irlande, l'Angleterre, la Belgique, la France, la Suisse et l'Italie—les six pays que j'ai visités—feraient aisément le sujet de six causeries bien nourries. Mais puisqu'il faut brûler nos étapes à l'époque vertigineuse où nous vivons, de haut nous plongerons ensemble notre regard sur chaque pays à son tour. Cet aperçu rapide suivra forcément les grandes lignes de la situation contemporaine. Nous n'aurons point le temps ni de jeter un regard (peut-être nostalgique) sur le passé tout chargé d'histoire, ni de nous projeter (sur les ailes de l'espérance) dans l'avenir incertain.

Mon compagnon de voyage, le R. P. Daniel Becnel, vicaire desservant la paroisse Ste.-Agnès à Bâton-Rouge, et moi, nous

descendîmes d'avion à Shannon, Irlande, le 18 juin, à dix heures et demie du matin. Nous avions quitté New York sur un Constellation fort bien nommé "The Flying Mist" (La Brume Fuyante) la veille à trois heures du soir et avions fait deux escales—à Boston, et à Gander, Terre-Neuve. La traversée se passa sans incidents ni accidents. Le trajet aérien au-dessus de l'Atlantique dans une cabine climatisée ne diffère en rien d'un vol supraterrestre dans n'importe quelle partie du monde. Puisque nous voyagions de nuit, pourtant, nous eûmes l'occasion d'observer l'aurore sur l'océan. Le jour s'annonce par une ligne mince et rouge se dessinant à l'horizon et cette ligne s'épaissit insensiblement jusqu'à ce que, deux ou trois heures plus tard, l'immensité du ciel se pare de rouge, de bleu, de pourpre, d'orange, toute la palette infinie du bon Dieu. Ce seul spectacle suffirait à rendre le voyage inoubliable. Peu de temps après, à deux heures des rudes rivages de l'Irlande, l'appareil commençait de percer les nuages dans sa descente et nous apercevions pour la première fois l'eau noirâtre de l'Atlantique.

Aussitôt qu'apparut la côte de l'Irlande, nous avons compris la raison de l'appellation "The Emerald Isle" (l'île d'-émeraude). Le fleuve Shannon déroule son clair ruban sur l'opulent tapis vert des fermes. Le paysage irlandais est empreint d'une qualité magnifique, presque mystique, de beauté, et le visiteur subit son envoûtement de prime abord. Les rivages, les montagnes, et les monuments historiques sont un régal pour les yeux, comme le plaisir qu'on éprouve devant la beauté de l'argent massif.

Mais ce qui m'intéressait le plus c'était bien le caractère de l'Irlande. Peu d'états modernes sont aussi démocrates que l'Irlande telle que je l'ai vue. Là-bas chacun exprime sa façon de penser, et défend le droit d'autrui d'en faire autant. Il existe aussi un esprit de modération et de bon sens dans lequel on aborde les questions politiques, économiques et sociales. Tous se targuent de cet esprit de tolérance; peu de gens en abusent.

L'Irlandais observe la loi, pour peu qu'il lui donne parfois une entorse légitime. Comme les Anglais que nous devions observer huit jours plus tard, les Irlandais sont clients assidus des "pubs" ou bistros. La loi déclare que le dimanche, et

après dix heures et demie du soir les autres jours de la semaine, les consommations ne seront servies qu'aux voyageurs **bona fide.** Un **bona fide** est un homme de bonne foi qui se trouve à plus de trois milles de chez lui. Un Irlandais assoiffé ne manque pas de parcourir religieusement les trois milles réglementaires avant de demander un whisky. La question étant posé: "Etes-vous un **bona fide**"? il répond en toute sincérité, "Je le suis."

A tout prendre, les lois sociales accusent un progrès marqué. Il y a encore beaucoup de pauvres. Pourtant, nous avons circulé un peu partout à Dublin et ses environs et avons côtoyé une foule de trente mille partisans à l'occasion d'un match de football entre les équipes rivales de Cork et de Cavan, sans rencontrer un affamé. Les chômeurs touchent une indemnité qui leur permet de subsister. Un père de famille est gratifié d'un supplément de salaire, c'est-à-dire d'une allocation familiale à partir du troisième enfant.

Pendant la guerre, la tourbe était le seul combustible. C'est une matière mi-pourrie, très friable, que l'on extrait des marais et que l'on met sécher. Les briquettes sont toujours en évidence, entassées et alignées par milliers dans le Phoenix Park à Dublin. Au beau milieu de juin il fallait encore chauffer les maisons. Nous visitâmes une famille dont le foyer n'avait entretenu qu'un feu de tourbe depuis des années. La pénurie du charbon se fait encore sentir en Irlande, et l'Angleterre n'est pas à même de satisfaire aux besoins de sa voisine.

Aujourd'hui l'Irlande, qui n'était que le jardin potager de la Grande-Bretagne à l'époque des grands propriétaires, se ravitaille en sucre et en farine par ses propres moyens, et fabrique un grand nombre de produits industriels. Dans une large mesure, l'industrie se trouve dispersée à la campagne, de sorte que l'Irlande s'est épargnée l'enlaidissement des cités nées de la Révolution Industrielle.

Une évolution récente de grande importance, c'est la fuite des capitaux britanniques vers l'Irlande, conséquence des impôts écrasants qui existent en Angleterre. Un nombre assez important d'Anglais s'est établi en Irlande, y acquérant propriétés et fonds de commerce, ce qui entraîne la hausse des prix. Les visiteurs britanniques affluent chez leur voisine plus fortunée, cherchant à atténuer les rigueurs du rationnement

britannique. On nous a dit que les allants et venants se chiffrent à dix mille personnes environ par semaine. Et ce n'est pas la seule façon dont l'Irlande ravitaille l'Angleterre. Cet été les journaux irlandais annonçaient que le tiers ou presque des produits alimentaires d'Irlande s'écoulait sur l'Angleterre. Les accords commerciaux entre les deux pays furent acclamés des deux côtés de la mer d'Irlande.

Nous avons vu un grand effort de construction en Irlande. Néanmoins, la crise du logement est aussi sévère qu'elle l'était aux Etats-Unis il y a un an ou deux. Le problème est encore plus grave en Irlande où les grandes familles sont la règle. Une nichée de dix ou douze enfants n'attire pas l'attention. Les quartiers pauvres de Dublin, triste héritage légué par la domination britannique, sont peut-être aussi misérables que n'importe où. Les Irlandais sont les premiers à vous dire leur honte vis-à-vis de cet état de choses, et font de leur mieux pour y mettre fin. Nous avons vu de nombreux appartements-modèles, construits par le Gouvernement, et les loyers en sont moins chers que pour les pires bouges des bas quartiers.

Les Irlandais sont un peuple primesautier, spirituel, gai, fier, et profondément religieux. Les liens de famille sont très forts et les gens chérissent leur foyer avant tout. Ils n'hésitent pas à signaler aux visiteurs que les murs de pierre entourant les vastes domaines qui relevaient jadis des absentéistes anglais, furent érigés par la main d'oeuvre irlandaise moyennant le salaire dérisoire d'un "penny" par jour. Grâce à leur courage doublé d'endurance et de foi, les Irlandais ont traversé ces jours mauvais. Nous quittâmes le pays en emportant une vive admiration pour ce petit pays et son peuple viril.

L'Angleterre, semble-t-il, n'est plus la "Merrie England" d'antan, ne fut-ce que la conséquence du rationnement et de la pénurie extrême de toutes sortes de denrées. Les Anglais font la queue en tout et pour tout: qu'il s'agisse de prendre le tram ou d'acheter un journal, au cinéma et devant les restaurants, chez le marchand de tabac et dans les bureaux de tourisme—car les Anglais sont grands voyageurs devant l'Eternel. Ils n'ont pas perdu l'habitude de filer leurs vacances sur le continent bien que la réglementation britannique actuelle leur interdise d'emporter plus de quinze à vingt livres anglaises et ce, pour un seul congé annuel.

La destruction de Londres est quelque chose d'effroyable. Des quartiers entiers de la ville ne sont que trous béants. L'Anglais moyen s'est senti atteint au vif par le bombardement acharné du "Vieux quartier de Londres" au cours de la Seconde Guerre Mondiale; une grande partie de la cité du onzième siècle n'est qu'un amas de décombres. L'un des bâtiments anciens les plus vénérés, le Guildhall, est en voie de réfection. Il faudra bien des années, avant que Londres ne soit complètement reconstruite.

Nous avons vu la vieille Angleterre sous son aspect le plus frappant dans la cité universitaire d'Oxford, bâtie au moyen âge. Le Quadrangle du préau universitaire subsiste sans retouches depuis des siècles et au-dessus des portails donnant accès aux diverses salles on lit toujours les inscriptions latines, "Schola Philosophiae," "Schola Logicae," "Schola Musicae," etc. La Bibliothèque bodléienne contient l'une des plus riches collections d'anciens manuscrits qui soit y compris une traduction des Saintes Ecritures par St. Jérôme, donc remontant au quatrième siècle. On y trouve également des papyrus et des palimpsestes, ainsi que des manuscrits merveilleusement enluminés du moyen âge et des incunables. Dans la Bibliothèque bodléienne, comme d'ailleurs partout à Oxford, tout respire l'érudition.

Avant d'être admis à Oxford, à Cambridge et aux autres grandes universités d'Angleterre, les étudiants reçoivent une préparation sérieuse dans l'instruction secondaire, généralement en passant par les écoles "publiques" d'Eton, de Harrow, de Rugby, etc. Les principes classiques, religieux et aristocratiques maintenus par ces écoles soi-disant publiques sont reproduits dans les externats dotés et les pensionnats privés. Dans l'opinion sociale des Anglais les écoles "publiques" sont hautement estimées à titre d'organismes assurant l'entraînement de la classe dirigeante: chefs de gouvernement, administrateurs des grandes entreprises, et le clergé anglican. Ces écoles sont encore l'objet d'une certaine critique (pas trop sévère, semble-t-il) en raison de leur caractère d'exclusivité et de sélectionnement. Leur emprise sur les meilleures situations civiles, politiques et administratives d'Angleterre est tenace. Il est fort douteux que ces écoles soient réglementées par le gouvernement qui, dans beaucoup de domaines, préconise la centralisation et la nationalisation.

Dès 1905 l'Angleterre adoptait une législation créant des pouponnières, des cliniques, des centres de récréation, des restaurants pour les enfants indigents, et d'autres oeuvres de ce genre. Les écoles libres participaient à ce programme. Le dernier journal anglais que j'ai lu avant mon retour annonçait que la santé des écoliers anglais était excellente en général et ce, comme résultat direct des programmes de nutrition dirigés par le gouvernement dans toutes les écoles. L'article mentionnait particulièrement les soins spéciaux actuellement prodigués aux dentures des écoliers. Tous les enfants ont leurs dents enduites d'une solution de fluorure qui les protègent contre la carie. Je fais ces observations simplement dans le but d'indiquer que la conscience sociale britannique est peut-être encore plus sensible que la nôtre.

A Londres nous avons pris l'avion pour Bruxelles, en suivant l'ancienne route des bombardiers américains et britanniques pendant la guerre. En moins de deux heures nous atterrissions. Notre impression de la Belgique fut celle d'une prospérité extraordinaire. Les magasins bruxellois regorgeaient de mille articles quasi introuvables en Angleterre et en Irlande. C'est une ville gaie qui n'a pas volé son titre de "Petit Paris." L'avenue Anspach aligne des deux côtés ses boutiques luxueuses et ses cafés à terrace remplis de monde toute l'après-midi et tard dans la soirée. Les menus des restaurants et des salles à manger dans les hôtels sont variés et les mets fort bien apprêtés.

Le relèvement de la Belgique ne manque pas d'étonner le visiteur. Les ravages de la guerre, pourtant, sont toujours en évidence. La bibliothèque de l'université de Louvain, par exemple, n'est qu'une carcasse carbonisée ainsi que la Cathédrale et l'Hôtel de Ville, Malgré tout, l'université de Louvain fonctionne et toutes ses écoles sont ouvertes et maintiennent le même niveau d'instruction qu'avant la guerre. Nous étions à Louvain un samedi soir et avons vu les écoliers et les lycéens rentrant chez eux à cinq heures passées, leurs livres sous le bras. Les étudiants, y compris les séminaristes et les prêtres qui suivent des cours de philosophie et de théologie, fourmillaient dans les ruelles de la cité universitaire.

Les bourgs et les villes de la Belgique ont un charme particulier et nulle cité n'est plus attirante que Bruges. Nous

arrivâmes à Bruges en auto un dimanche après-midi, après avoir traversé la cité médiévale de Gand. A Gand nous subîmes un retard de deux heures occasionné par un défilé des adhérents au parti socialiste belge, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de ce groupe. Les Gantois, dont beaucoup ne parlent que le flamand, nous déclarèrent que les Socialistes belges sont exempts de tendances communistes. Il était intéressant de constater que les foules qui défilaient comptaient une forte proportion d'adolescents et même d'enfants, dont certains n'avaient pas plus de sept ou huit ans. De temps à autre l'on pouvait remarquer toute une famille marchant ensemble: le père, la mère et les enfants. Une pluie tombait sans arrêt pendant tout le défilé mais le mauvais temps ne diminuait nullement l'enthousiasme de la foule.

Nous trouvâmes Bruges en grande liesse. Au centre de la ville la place publique était noire de promeneurs; les cloches du Beffroi sonnaient à toute volée; et d'immenses haut-parleurs déversaient des flots de musique patriotique et classique. Ici encore les restaurants étaient bondés et les boutiques remplies de toutes sortes de belles choses, l'incomparable dentelle belge, l'argenterie, les objets d'art, que sais-je encore! Le courant des touristes envahissait les vieilles rues de Bruges, quelques-uns s'arrêtant parfois pour admirer les étalages des vitrines; d'autres glissant paresseusement en bateau sur les nombreux canaux si pittoresques. Notez bien que la plupart des touristes semblaient voyager en auto, et la majorité des voitures étaient de marque américaine. Ceci dit en passant comme nouvel indice de la prospérité belge.

Nous enquêtames souvent sur la raison de cette prospérité. On nous avança plusieurs raisons que je mentionne ici en ordre de fréquence: 1. La Belgique possède le Congo avec ses immenses richesses et son potentiel incalculable. 2. La Belgique n'a jamais perdu son crédit durant la Second Guerre Mondiale. 3. Les Belges sont foncièrement industrieux et, ce qui est plus important, sont encouragés au travail de plus de quarante heures par semaine puisqu'ils sont officiellement exempts d'impôts sur le supplément des salaires. 4. La stabilité du Gouvernement. Le chômage n'existe presque pas; dans ce pays de 8 millions d'âmes, moins de 27,000 n'ont pas d'emploi. Le système très poussé des assurances sociales est en progres-

sion constante et comprend actuellement les artisans et les petits propriétaires. Cette oeuvre salutaire s'accomplit notamment par l'entremise des Sociétés Amicales, dont beaucoup sous des auspices catholiques, qui rappellent les Guildes dont les traces subsistent un peu partout dans le pays.

De Bruxelles le train nous emporta vers Paris où nous débarquâmes l'après-midi du 28 juin. Paris est vraiment la "Ville Lumière"—sans conteste la plus belle ville du monde. Elle éblouit par ses perspectives superbes, ses vastes boulevards, ses avenues ombragées, ses édifices harmonieux; on trouve le calme et le repos dans ses parcs admirables, on est énivré par le spectacle de la rue, ou bien on s'attarde chez les bouquinistes au bord de la Seine. Mais Paris est encore le siège du gouvernement et des grandes administrations de l'Etat, ainsi que le centre d'une industrie florissante et variée. Comme nous le lisions dans notre inséparable "Guide Bleu": "Il est à la fois la tête et le coeur de tout le pays." Mais inutile d'insister: vous, mes chers auditeurs, avez lu et entendu les louanges de Paris à maintes reprises, si toutefois vous ne le connaissez pas bien mieux que moi.

Pendant la dizaine de jours que nous passâmes dans la Capitale, la vie s'écoula paisible et sans heurts. Les Parisiens semblaient s'intéresser plutôt aux péripéties du "Tour de France" qu'aux crises ministérielles du moment. Les représentations de "Manon" et de "Lakmé" à l'Opéra-Comique eurent lieu devant des salles combles. Le cirque de Bouglione était un "clou" de la saison. Chaque centre d'attraction—Notre Dame, la Sainte-Chapelle, le Louvre, le Panthéon, les Invalides, l'Arc de Triomphe, la place de la Concorde, la rue de Rivoli et ses magasins, etc.—avait son affluence normale de touristes. Des essaims d'enfants, sous l'oeil vigilant de leurs maîtres, religieux et laïcs, visitaient le Louvre et le palais de Versailles, montaient jusq'au Sacré-Soeur à Montmartre. La Cathédrale de Notre-Dame était pleine à craquer lors de la cérémonie d'ordination de cinquante jeunes gens, pour la Messe Solennelle du Quatre Juillet, et à l'occasion de la Messe Pontificale célébrée le jour de l'Assomption.

Après notre séjour à Paris, nous entreprîmes une randonnée en Citroën dans le Nord de la France, et j'égrène ici le chapelet de nos étapes successives: Meaux, Reims, Laon,

Amien, Château de Coucy, Soissons, Compiègne, Clermont, Beauvais, Breteuil, Poix, Neufchâtel, S. Saens, Rouen, Pont-Audemer, Lisieux, Villers-Bocage, Villedieu-les-Poëles, Mont St. Michel, Rennes, Nantes, Angers; et puis les Châteaux de Montsoreau, Chenonceaux et Amboise; et enfin Tours, Bourges, Orléans, et Chartres. Dans la plupart de ces endroits nous recherchions surtout les meilleurs exemples de l'architecture gothique et les vitraux du treizième siècle, et nous nous en donnâmes à coeur joie.

Il n'est pas dans mes desseins de tenter la description de ces splendeurs du moyen âge. Mais je tiens à vous parler un peu de l'oeuvre de reconstruction des édifices qui furent en partie détruits. La Cathédrale de Rouen, par exemple, sérieusement endommagée pendant la guerre, on est en train de la rebâtir avec des soins infinis en suivant les méthodes de structure primitives. Les carrières d'où l'on avait extrait les premières pierres sont rouvertes après tant de siècles écoulés. Les architectes se sont acharnés à retrouver les vieux plans et ont déterré les descriptions des outils médiévaux de sorte que les tailleurs de pierre actuels copient minutieusement la taille et le fil des blocs primitifs. Les travaux de reconstruction dureront trente ans environ. Mais l'édifice restauré reproduira si fidèlement l'original (ainsi qu'à Reims après la Première Guerre Mondiale) que sa valeur de monument historique n'y perdra rien.

La reconstruction fut entreprise presque le même jour, le 19 avril 1944, où trois bombes à explosif violent défigurèrent la Cathédrale. Un maître chapentier et un maître tailleur réunirent leurs ouvriers et ceux-ci travaillèrent toute la "Semaine Rouge" alors que les raids sur Rouen continuaient sans relâche.

La première tâche fut d'assurer le soutènement du vaste édifice afin de prévenir son écroulement complet. Ensuite, les débris furent triés et classifiés. La précieuse maçonnerie sculptée en grande partie gisait brisée sur le carreau. Chaque pièce d'une certaine grandeur fut numérotée et les petits fragments, dont beaucoup pas plus gros qu'un caillou, furent mis dans des sacs étiquetés. Un plan fut tracé de l'endroit exact où l'on avait trouvé chaque pièce. Toute pièce susceptible d'identification sera utilisée.

Dès que la réfection d'une certaine partie de la Cathédrale est achevée, le public y est admis. Il y a une chapelle grande comme la main qu'on n'a jamais fermée, et chaque jour l'office divin y est célébré à l'accompagnement sonore des marteaux et des éclats de voix des ouvriers qui exercent pieusement leur antique métier. Il en est de même pour les Cathédrales de Reims, de Beauvais, de Nantes, et bien d'autres, ainsi que pour un grand nombre de monuments historiques, tous en voie de reconstruction ou de restauration sous l'égide des Beaux Arts.

Ensuite notre itinéraire nous conduisit en Suisse, l'un des rares pays d'Europe épargnés par le fléau des deux dernières guerres mondiales. Pour certains Européens, c'est le pays de cocagne, la terre promise du chocolat, de la crème fouettée, des chaussures confortables et des convois en métal léger. Mais outre cela, la Suisse est une grande expérience spirituelle qui, malgré tout, empreint dans le coeur des Européens toutes sortes de nostalgies car elle est l'image parfaite de ce qu'aurait pu être l'Europe sans le jeu des éléments de négation et de destruction.

La Suisse sait profiter du tourisme mais ce n'est pas son gagne-pain. La prospérité suisse découle de deux circonstances majeures: depuis plus de 130 ans l'absence totale de guerres et le don supérieur d'organisation chez le peuple suisse. Au dire d'un Suisse, n'était-ce les charges écrasantes de mobilisation, chaque fois que les autres nations européennes se préparent à guerroyer, la Suisse pourrait se passer entièrement des touristes. Ce qui, bien entendu, serait un malheur, car nulle autre région de l'Europe occidentale ne surpasse ce petit pays en sites féeriques.

Si la Suisse est le pays des beautés de la nature, l'Italie est celui où, plus que dans tout autre, les chefs-d'oeuvre artistiques abondent, notamment à Venise, à Florence, à Milan, à Ravenne et à Rome. Vous me permettrez bien de décrire un seul chef-d'oeuvre, les portes du Baptistère à Florence.

La porte du sud, d'Andrea Pisano, date de 1336. La grande merveille de cette porte, c'est la simplicité de son exécution. Un arbre ou deux, du gothique, quelques figures, un ou deux gestes, et l'image est vivante. Ensuite vint la première porte de Lorenzo Ghiberti (1403-24) dont les sujets

sont tirés du Nouveau Testament. Et enfin, la seconde porte de Ghiberti, celle de l'est, dont Michel-Ange disait qu'elle mériterait d'être la porte du paradis. Dans l'ornement de cette porte, Ghiberti brisa net avec le passé et ce ne sont plus des bas-reliefs que nous contemplons mais l'oeuvre d'un peintre en bronze. Pour la première fois le paysage tenait une place importante dans une oeuvre de ce genre, et Ghiberti fit montre de ses connaissances acquises sur la perspective, plaça les personnages sur différents plans et par la beauté sublime de ses figures, toucha à la perfection de l'art grec.

Chose étrange, c'est la guerre qui déclencha les circonstances entourant la tentative qui devait rendre à ces portes célèbres l'éclat qui leur valut les exclamations admiratives d'artistes tels que Donatello, Luca della Robbia et Brunelleschi. Au printemps de 1943, à la suite des bombardements alliés de Milan et de Gênes, le gouvernement fit transporter les portes du Baptistère jusqu'à Incisa Val d'Arno au sud de Florence et on les enfouit sous 40 mètres de rochers dans un bras de tunnel abandonné du chemin de fer Arezzo-Florence, et elles y sommeillèrent jusqu'en mai 1944. Avant de les remettre en place, on les nettoya et on les polit. Chaque panneau fut traité dans un long bain émollient et ensuite frotté au soude caustique concentré, au moyen d'une brosse à soie dure. La patine se dissout lentement; le vert-de-gris disparut couche à couche; et puis, tout à coup, apparut une matière brillante et jaune—c'était l'or.

Pendant deux ans, les travaux continuèrent aux laboratoires des Uffizi, en débutant par la "Porte du Paradis," et ce fut la révélation inopinée d'une beauté de composition cachée au regard des siècles durant. La délicatesse de la ciselure est incroyable; la perspective a créé une profondeur; les sujets prennent un nouveau sens; le contraste de l'or avec le bronze donne de la vie aux scènes. On comprend aisément que les Florentins pleurèrent de joie lorsque les portes furent remises en place au mois de juin 1948, et lors de notre visite en juillet, les Florentins de toutes catégories s'arrêtaient et admiraient ces portes.

J'ai parlé aussi longuement des portes du Baptistère du Duomo de Florence simplement parce que j'estime qu'elles sont le prototype de l'art si répandu en Italie et de l'amour

des beaux-arts qui caractérise l'Italien. C'est aussi vrai des peintures aux palais Uffizi et Pitti à Florence, des mosaïques de Venise et de Ravenne, des chefs-d'oeuvre de la galerie vaticane. Il en est de même pour les opéras à Milan, à Venise et aux bains de Caracalla à Rome. Le tempérament artistique de l'Italien est aussi évident chez les revendeurs omniprésents, les colporteurs et les cochers de Milan, les gondoliers vénitiens, qu'au sein de l'aristocratie romaine.

Je n'ai pu qu'esquisser rapidement quelques impressions rapportées de mon voyage en Europe. Evidemment, il y aurait encore mille choses à raconter. Je regrette que l'exigence du temps ne me permette pas de discuter devant vous par le détail la culture, l'enseignement, la religion et le génie de chaque nation que j'ai visitée. Ainsi je pourrais faire toute une causerie sur une moralité que j'ai vue à Dublin; sur un musée des sciences, d'un agencement supérieur et des plus instructifs à Londres; sur les représentations en cours à l'Opera National de Paris ou sur la troupe qui interprète annuellement les pièces de Shakespeare en français dans l'amphithéâtre de Carcassonne; sur une cave de champagne où je suis descendu à Reims, et bien d'autres choses encore. Je pourrais vous parler aussi des lois progressistes visant la présence obligatoire des écoliers en Angleterre; des études supérieures de l'Institut Catholique à Paris; des cours avancés d'administration commerciale dans les collèges et les universités de Genève; des possibilités d'obtenir une instruction sans façon mais cependant très solide, en Italie. Je serais ravi d'évoquer les manifestations des croyants dont je fus le témoin à Lisieux, au Mont Saint-Michel, à Lourdes, aussi bien qu'à Rome et à Bruxelles. Mais il est temps de mettre fin à nos pérégrinations. Je résumerai simplement mes impressions en répétant ici ce que j'ai dit maintes et maintes fois depuis mon retour: De même que le Vieux Monde peut s'inspirer de l'exemple américain dans certains domaines où nous marchons à l'avant-garde du progrès, autant il importe que notre peuple continue à puiser aux sources millénaires de son génie, dans cette vieille Europe aux folies et aux grandeurs surprenantes.

R. P. Henri-Charles BEZOU

JOURNALISTES DES PAROISSES LOUISIANAISES

La Louisiane a eu le rare bonheur de posséder longtemps une presse bilingue. C'est au cours du XIXe siècle, sous une bannière étoilée, que la France a exercé son rôle idéologique dans le domaine tout particulier de la pensée louisianaise; elle a ainsi enrichi toute une région sillonnée par le Meschacébé et les grands bayoux qui s'y soudent de principes démocratiques; grâce à des journaux dont les premières pages sont en français, toute une population a eu l'avantage de connaître les droits de l'homme, la liberté de la pensée et de la presse, et aussi de profiter des indispensables éléments qui composent une haute culture et visent à assurer à l'homme le plus de bonheur possible ici-bas.

Ce travail de vaillants pionniers, cependant, est à peine connu, sauf de quelques spécialistes en mal de thèse, des monomanes enfiévrés qui entassent fiche bibliographique sur fiche bibliographique. A la suite de la crise financière qui sévit aux Etats-Unis après la première Guerre Mondiale, ce sont encore les bibliographes qui ont profité, car, par la patience minutieuse des sans-travail, on possède des centaines de noms qu'on a alignés tout bonnement en de gros volumes. Heureusement que cette invasion dite scientifique a amené dans de nombreuses bibliothèques le classement, par ordre alphabétique, de centaines de journaux publiés en Amérique. La forte majorité figure sur les rayons par un ou deux numéros tout au plus; par bonheur, de temps en temps, une ou deux années s'y trouvent au complet, ce qui encourage un esprit formé à la française de les lire afin d'en extraire des faits, des opinions, des idées, des points de vue politiques, des goûts littéraires et artistiques, de constater les efforts puissants et persistants qui ont travaillé à faire vivre une mentalité latine et un savoir-vivre français, en plein désert.

Comme les journaux de la Nouvelle-Orléans sont mieux connus et pour ne pas trop ennuyer les lecteurs indulgents, ce modeste travail se bornera aux journalistes des paroisses, le mot anglais "comté" n'ayant même pas pu exister en Louisiane.

Les journalistes qui comptent sont tous des exilés venus tenter la fortune en Amérique tout en se réservant d'y maintenir leur franc-parler. Ils sont arrivés en trois vagues successives:

Après 1815, une poignée de demi-soldes ont secondé les efforts de réfugiés créoles de Saint-Domingue, ceux-là expulsés de leurs riches plantations sucrières par les esclaves en révolte pour avoir pris au pied de la lettre la proclamation des droits de l'homme par la Révolution Française.

Un second apport date des années au cours desquelles la Monarchie de Juillet a sévi, rudement parfois, contre des hommes de lettres qui jugeaient que Lafayette et Louis-Philippe, duc d'Orléans, leur avaient escamoté une république qui n'aurait jamais exercé la censure. Etant français, bien des jeunes refusèrent de courber l'échine et traversèrent l'Atlantique.

Le dernier contingent de futurs journalistes louisianais émigrèrent en Louisiane sous le Second Empire; émulateurs de Victor Hugo, ils sentaient la vaste distance entre le mot "grand" et le mot "petit" ajoutés au nom de Napoléon.

Grâce aux archives et bibliothèques louisianaises, de patients chercheurs ont pu s'assurer que les campagnes du delta du Mississipi ont connu pas moins de 152 journaux bilingues au cours du XIXe siècle.

Les trois premiers sont LA GAZETTE DE BATON-ROUGE, fondée en 1819, LE COURRIER DE NATCHITOCHES et LA GAZETTE DES OPELOUSAS qui, tous deux, remontent à 1824. Une centaine de ces publications furent éphémères mais vingt-quatre durèrent plus de dix ans. LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION, le premier journal officiel de la municipalité de Napoléonville, existe encore. LE MESCHACEBE, imprimé dans la Paroisse Saint Jean-Baptiste dès 1853 vient de disparaître il n'y a que deux ans. LE MERIDIONAL, qui vit le jour à Abbeville en 1856, dure toujours. LE WHIG de Saint-Landry a paru pendant quarante-et-un ans; LA GAZETTE DE BATON-ROUGE, 34 ans; la SENTINELLE de Thibodaux, 31 ans; L'OBSERVATEUR de Plaquemines, 26 ans; L'AVANT-COUREUR de la Paroisse Saint-Charles, 24 ans; L'ETOILE D'IBERIE, 22 ans; L'IMPARTIAL de Lafayette et LE COURRIER DU TECHE, chacun

d'eux, 21 ans. D'autres se sont maintenus de 15 à 20 ans. De 1840 à 1850, période de l'apogée de la civilisation française en Louisiane, soixante-quatre journaux bilingues furent lancés en dehors de la Nouvelle-Orléans.

Ces oeuvres françaises de langue et d'esprit peuvent se grouper en trois foyers principaux: les paroisses que baigne le Mississipi depuis la Pointe-Coupée jusqu'à la Nouvelle-Orléans, celles qui longent le bayou Lafourche, de Napoléonville à Donaldsonville, et celles de la région du Tèche, dont chaque ville, Pont-Breaux, Saint-Martinville, la Nouvelle-Ibérie, Jeanerette a possédé son journal; plus à l'ouest, Vermilionville, Abbeville, Lac Charles; au nord, Natchitoches et Marksville; au sud, Houma et la Pointe-à-la-Hâche ont aussi fait vivre des journalistes gaulois.

Pour citer des chiffres laborieusement compilés, 159 plumes ont noirci en français de belle feuilles blanches à travers la Louisiane rurale. On ne saurait citer ici que quelques noms, quitte à en passer des meilleurs. Les voici:

Aubert
Bienvenu
Bourgeois
Breaux
Broussard
Caillouet
Castelle
Chanfrau
de Jean
de Montluzin
de la Houssaye
de Lauc-Maryat
Dufour
Dupré
Durand
Girot
Grémillion
Guégnon
Lafargue
Lasseigne
Lemaître
Legendre
Michelet
Mouton
Plaisance
Poché
Plantevignes
Reynaud
Roman
Romain
Terrio
Thibodaux
Verret
Vidal
Vignaud

On ne peut consacrer que quelques mots à certains rédacteurs, le choix n'est nullement scientifique, il se restreint aux journalistes dont l'auteur de ces lignes a pu lire les articles de fond, hélas trop souvent intitulés "éditorials."

Le droit d'ancienneté revient à Benjamin Buisson, parisien, diplômé de Polytechnique, chevalier de la Légion d'Honneur en 1814 pour sa conduite héroïque à Montereau. En Louisiane dès 1817, il exerce d'abord la profession d'architecte, il épouse une Créole, puis se lance dans le journalisme dans la plus vieille ville de la Louisiane, Natchitoches. Après cinq années de journalisme, il s'associe à la Maison Boimare, dynastie d'imprimeurs-éditeurs sorbonnards dont la renommée s'étend en Allemagne. On traduit en anglais, en allemand, en espagnol, les grands récits des voyageurs français qui sillonnèrent le Missouri, l'Ohio, tout le Mississipi et ses affluents. Cependant, tout comme Balzac, Buisson ne peut vivre par l'imprimerie, sa famille augmente, il se consacre au service de l'Etat de la Louisiane et de la ville de la Nouvelle-Orléans; comme ingénieur et agent-voyer il lutte contre les eaux du fleuve majestueux mais dangereux, les ressources des planteurs seuls ne pouvaient enrayer les "crevasses." A la Nouvelle-Orléans, Buisson nomme une douzaine de nouvelles rues d'après les victoires de Napoléon sur les Prussiens (la foule néo-orléanaise, de la rue Iéna, a fait Jena). C'est Buisson qui commande les troupes confédérées à la reddition de la Nouvelle-Orléans aux soldats fédéraux du général Butler en 1862. Afin de démontrer les difficultés que l'on éprouve à tracer l'influence française en Louisiane, signalons les noms que portent aujourd'hui les arrière-petits-enfants de ce soldat de Napoléon, ce sont:

Abry	de Blanc	Littlejohn
d'Aquin	Droz	Otis
Bayhi	Durel	Philippi
Bernos	Figaro	Surgi
Cambel	Joubert	Jung
Castanedo	Junca	Wehrly

Par ordre alphabétique, car on ne saurait froisser de certaines susceptibilités créoles quand on gagne son pain à la margarine en Louisiane, qu'il soit permis de faire ressortir parmi ceux de la génération de 1845 les journalistes dont les noms suivent:

Alexandre Barde	Charles et Joseph Dupaty
Hippolyte-Prudent d'Artlys de Bautte	Armand Garreau
Jacques de Roquiny de la Bretonne	J. L. Marciacq
Omer Delelis	Henry Rémy
Eugène Dumez	Eugène Supervielle

Le célibataire Barde, seul à ne pas subir jusqu'à l'autel le charme d'une Créole, quitta la Haute-Garonne avant 1843. Ardent républicain, au sens de 1792, tout comme César, il préféra être le premier dans un village que le second à la métropole, il quitta la Nouvelle-Orléans pour se fixer aux Attakapas que fertilise le Tèche. Saint Martinville lui parut lé petit Paris d'Amérique (du reste, les premières Ursulines ont pris la peine de constater par écrit que la Nouvelle-Orléans était aussi belle que Paris en 1727). Barde accorda une inlassable collaboration besogneuse au CREOLE, au DRAPEAU, et au VILLAGEOIS. Il fut l'inspirateur des Vigilants du Tèche, tous bons Français, Créoles et Acadiens de la contrée qui se révoltèrent contre la tyrannie de bon nombre d'étrangers qui, tout en chantant des sortes de "romanceros" chers aux "gauchos" argentins, dirigeaient les meilleurs chevaux et les plus gras bestiaux vers les terres moins bien policées des plaines du Texas; pas mal de pirates des côtes du Golfe du Mexique, sous la plume de Barde, ajoutèrent à la population de la république voisine.

De Bautte, ancien bonapartiste et fougueux républicain, naquit à Bayeux qu'il quitta pour s'établir momentanément journaliste à Paris. Il collabora au CORSAIRE dont les idées avancées firent connaître à bien des journalistes punitions et exils. De Bautte n'attendit pas la prison et s'enfuit en Amérique. Dès son arrivée à la Nouvelle-Orléans, Louis Placide Canonge, le plus célèbre auteur dramatique créole, sentit un rival car, lui aussi, comme de Bautte, se croyait né auteur, acteur, professeur, journaliste et imprésario. Il imprima dans L'ABEILLE que de Bautte n'avait jamais été au CORSAIRE. Après quelques semaines de polémique, le Français se retira devant le Créole auquel il abandonaa la Nouvelle-Orléans, se réservant les campagnes. Toutefois son mépris des Créoles ne sut résister au sourire de Mademoiselle Landry de Sainte-Marie qu'il épousa. Bientôt il s'en va chantant par les bayoux acadiens une chanson de sa composition, vers et musique, qu'il intitule: "Je suis un Créole, un vrai Créole." Tour à tour il lance ou fait revivre des hebdomadaires un peu partout: L'ECHO NATIONAL, LE DRAPEAU, LE MESCHACEBE, LE PIONNIER, LE CHAMPION, LE PELICAN, LE VILLAGEOIS. Il enthousiasme villages et hameaux, il annonce un roman de Dumas mis à la scène par lui, il joue d'Artagnan, il transforme

un peintre en bâtiments en décorateur, un coiffeur en acteur, un bedeau en orchestre; il arrive à donner trois ou quatre représentations. Dans quelques numéros du journal, il fait paraître des commencements de roman. Le propriétaire du VIGILANT annonce que le nom seul de de Bautte a exigé l'impression de cent exemplaires de plus, tirage inouï dans la paroisse de l'Ascension. On peut lire un volume de LA CHEMISE SANGLANTE, un quart de l'oeuvre promise. De Bautte choisit Villeré, un des héros de la Révolution louisianaise de 1768 contre l'Espagne, car, comme tant d'autres, il espère doter la littérature française d'une grande épopée; ambitieux pour la Louisiane, il chantera son histoire nationale afin d'assurer à un état américain son Enéide en français. Tant d'énergie dépensée en tant de façons affaiblit le corps vigoureux de cet athlète qui meurt à la fleur de l'âge, emporté par une pneumonie sur les bords du bayou Lafourche.

Jacques de la Bretonne et Omer Delelis, aussi brûlants républicains que leurs collègues de la presse louisianaise, le premier sorti de l'Ecole Polytechnique, le second citoyen tout court né dans le Pas-de-Calais, s'efforcèrent de concilier les points de vue des Créoles et des Français, noirs, blancs et café-au-lait, de rapprocher ceux qui étaient riches de terres de ceux qui étaient pauvres de leur plume; tous deux connaissaient les déboires particuliers à leur profession; ils vivotèrent de leur métier. De la Bretonne demeure l'essayiste louisianais qui s'est le mieux consacré à la nostalgique amitié, pour "les neiges d'antan"; ce qu'il ressent pour un compagnon de jeunesse, Placide Canonge, lui inspire des pages émues, vives et attendrissantes. Omer Delelis de Pont-Breaux chérit la généreuse idée de réunir tous les gens de lettres de la Louisiane en un seul Athénée afin d'unir les efforts artistiques de la ville et de la campagne. Ce groupe devait se former un peu plus tard en 1876 parmi des médecins de la Nouvelle-Orléans, justement fiers de leurs titres de Docteurs en médecine de l'Université de Paris, mais peu portés à s'adjoindre ceux qui ne pouvaient étaler de si pompeux diplômes. Ce groupement, cependant, a été le plus fidèle à la tâche entreprise car, jusqu'aujourd'hui, l'Athénée Louisianais continue son oeuvre de préservation de la langue et de l'influence française en la ville que Bienville avait choisie pour capitale, attiré par le superbe croissant du large Mississipi.

Eugène Dumez, fils de la Marne, et les frères auscitains Charles et Joseph Dupaty furent de fidèles bonapartistes, convaincus que l'Empire demeure la meilleure forme de gouvernement en France pour ceux qui chérissent des principes républicains. Ces trois-là firent non seulement bonne oeuvre de journalistes mais ils surent en vivre, élever des familles et passer à leur descendance le goût de la presse.

LE MESCHACEBE, oeuvre de Dumez, au cours de quatre-vingt-dix ans d'existence, a rempli son rôle de créateur civilisateur dans la paroisse Saint Jean-Baptiste. En plus, il a inondé les pays avoisinants des bords du Père des Eaux de plus de romans empruntés à des périodiques français que le turbulent fleuve n'a eu de crues.

Les Dupaty ont joué le même rôle politique et littéraire dans la Paroisse de l'Assomption où le PIONNIER, qui reste toujours dans la famille, a fourni aux citoyens de Napoléonville, capitale de la région, des comptes-rendus de baptèmes, de mariages, de deuils créoles et acadiens, le tout saupoudré d'efforts plus méritoires qu'artistiques de poètes indigènes.

Armand Garreau, né à Cognac d'un père français et d'une mère créole des îles de la Caraïbe, partagea ses efforts de journaliste entre la France et la Louisiane. Il est un grand optimiste car il veut faire et de la France et des Etats-Unis de parfaits modèles de liberté, égalité, fraternité, trinité qui amènera sans aucun doute le bonheur, responsabilité de tout bon gouvernement. Ce programme est une sorte des Quatre Libertés de la Charte Atlantique, avant la lettre.

Cabrion, un des pseudonymes de Garreau, remplit ses journaux de romans qu'il compose la veille de l'impression, selon les exigences des colonnes à remplir. Dans son roman, LOUISIANA, il est le premier à utiliser la légende aujourd'hui connue dans l'histoire de la Louisiane sous le nom de Révolution de 1768. Une foule de romans est sortie des nombreuses tempêtes littéraires qui ont bouleversé le plus vaste encrier romantique de la Louisiane. Garreau meurt à la Nouvelle-Orléans à l'âge de 48 ans, suivant de près son fils tué aux armées confédérées assiégées dans Natchez, le Fort-Rosalie de l'épopée coloniale écrite par les gestes d'une grand famille canadienne dont le membre le plus célèbre porte le nom de Bienville.

J. L. Marciacq, Henry Rémy et Eugène Supervielle ont mené une longue vie de journalistes campagnards; sous l'influence de Paul Arpin et de Frédéric Gaillardet qui, tous deux, furent journalistes en Louisiane avant de connaître la célébrité à New York, ces trois Français ont été les seuls inspirateurs de vastes populations rurales qui, sans eux, eurent complètement ignoré non seulement la vie politique d'Europe mais même celle des autres états de l'Union américaine.

Si les efforts littéraires des bonnes volontés indigènes n'atteignent pas aux sommets, les rédacteurs-propriétaires ont le soin de fournir aux lecteurs de vastes anthologies des meilleurs romanciers et orateurs romantiques, les deux genres littéraires que semblent préférer les Louisianais. Le goût des efforts oratoires remplit bien des pages de traductions des discours anglais d'Henry Clay, l'idole politique des paroisses qui vivent des profits de la vente du sucre, du sirop, de la "cuite" et de la mélasse car Henry Clay est un grand champion des tarifs agricoles.

LE VIGILANT de Donaldsonville, sous la gérance infatigable de Marciacq et LE MESSAGER DE SAINT-JACQUES, sous l'inlassable Rémy, rivalisent par la qualité et la quantité les grands quotidiens de la métropole, revendication que ne manquent pas de souligner ces Romantiques sans aucune fausse modestie. Du reste, cette confiance en son propre génie caractérise en général la plupart des auteurs louisianais de la période qu'on appelle volontiers l'âge d'or des lettres françaises en Louisiane.

Le journalisme français des campagnes, par malheur, reposait sur les blondes sèves de la canne à sucre qui, elle, attachait à la glèbe des milliers d'esclaves. Marciacq, ardent admirateur des droits de l'homme, offre comme prime d'abonenement une insertion à titre gratuit d'une annonce qui a pour but de permettre à un maître de recouvrer tout nègre marron; une loi fédérale qui assure le retour d'un noir qui se serait évadé au nord de l'Ohio, est accueillie avec joie car les aveugles louisianais ne se rendent pas compte que la mise en vigueur du Compromis dit de 1850 qui apparemment assurait le maintien de la propriété rendait inévitable la longue et douloureuse guerre fratricide de 1861-1865. La défaite suivie d'une rigoureuse occupation militaire par des régiments natu-

rellement de langue anglaise sonna le glas d'une civilisation bilingue en Louisiane et le nombre des journaux de langue française s'en va diminuant.

De la période d'après la Guerre entre les états, deux noms méritent un souvenir: le blésois Jean Gentil et le père Aldric René de la Peichardière de Sennegy, tous deux des ardents parmi les ardents dans leurs convictions anti-cléricales et cléricales. Il est à regretter que des passions déchaînées en France par des questions mi-religieuses, mi-politiques. soient venues enflammer des journalistes de la Paroisse Saint-Jacques. Cette rivalité entre "l'homme au livre vert," car le bon abbé avait revêtu de la couleur de l'espérance et du perroquet son oeuvre favorite et "l'anti-Christ" qu'est Gentil, fier de ses titres de marguillier de l'Eglise Saint-Michel et de président de la Commission des Ecoles Publiques, honneurs qu'il devait aux suffrages des fidèles et des électeurs de Gentilly Post Office (selon le journal que lit le lecteur), cette rivalité, disions-nous, ne pouvait que hâter la disparition des adversaires. Les sources de revenue déjà minces, car les abonnements sont rarement payés en Louisiane et les annonces officielles et commerciales sont des plus restreintes, se trouvèrent divisées. De Sennegy partit pour l'Algérie et son FOYER CREOLE s'éteignit en 1888.

Gentil tint bon dans le journalisme pendant quinze ans. Il était venu en Louisiane en 1853 comme professeur au Collège Jefferson. Cette célèbre institution, d'abord vouée aux principes pédagogiques de Thomas Jefferson, avait reçu l'élite des fils de planteurs qui ne pouvaient s'offrir des études en France. Sous la présidence de Duffau, venu expressément de France, le Collège Jefferson enseigna avec succès deux littératures et une double civilisation. A la suite de la Guerre dite de Sécession, les Pères Maristes le dirigèrent brillamment pendant plus de vingt ans. Aujourd'hui, le bâtiment principal, qui possède encore toute la splendeur de son architecture coloniale, sert de Maison de retraite, sous la direction des fils de Loyola qui, au vingtième siècle, ne sont, hélas, que bien rarement bilingues en Louisiane. Pendant quinze ans, Gentil, à lui seul, fit tout son journal, ses articles de fond sur des sujets philosophiques chers au XVIIIe siècle ou des sujets littéraires et scientifiques qui rappellent les lycées de La

Harpe remplissent l'ample première page de l'hebdomadaire et la débordent. Toutes les semaines, Gentil offre au moins un poème à lui; les pièces de circonstance ne valent pas moins que celles que bien des Parnassiens ont imprimées chez Lemerre. Celles où Gentil chante la nature louisianaise ont plus de valeur; les oiseaux de Saint-Jacques, qui bâtissent leur nid non loin du pupitre de rédaction, inspirent plus heureusement le rédacteur-poète qui, dans chaque numéro, fait figurer en dernière page une ou deux colonnes d'interminables romans coupés en morceaux selon l'espace que leur laissent les annonces officielles, judiciaires, commerciales et nécrologiques.

Découragé par des attaques religieuses auxquelles viennent s'ajouter celles d'adversaires politiques appelés "radicaux" dans les annales de la période de Reconstruction louisianaise, résultat de la Guerre entre les états, Gentil se retira du journalisme des campagnes et retourna en France, mais la Louisiane l'attirait, car il avait bu les eaux magiques et clarifiées du Meschacébé, légende qu'on affirme encore au pays des bayoux. Après quelques efforts pour maintenir un journal à la Nouvelle-Orléans, Gentil dut abandonner la plume, il prit la retraite à son cher Gentilly qu'il avait décrit maintes fois dans LE LOUISIANAIS, quand le rédacteur-poète-romancier était à court de matière. Il repose en l'éternité à l'ombre des immenses "levées" qui, grâce aux ingénieurs modernes, protègent sa tombe des "crevasses" tant redoutées de son vivant.

Il faut pieusement rendre hommage à l'énergie de tant de magnifiques individualités qui, en plein exil, ont pu semer à tout vent ces beaux glands civilisateurs tels que ceux qui tombaient des vieux chênes gaulois qu'adoraient jadis les fils libres de la Celtique avant que César n'écrasât la sève démocratique qui jaillissait des veines de Vercingétorix. En Louisiane, ces fils de France ont fait oeuvre utile et durable, qu'ils fussent bonapartistes ou républicains. Ils ont imposé par la presse libre et des efforts pacifiques, l'idéal de la mesure. Aux riches planteurs, aux habitants, aux métayers, aux hommes de couleur libres, aux ouvriers, aux gagne-petit, ils ont fourni une aspiration commune vers le beau, vers le bien.

Ces journalistes sont des hommes solidement étoffés de l'idéal des humanistes français inculqué par des écoles solides et des pères de famille conscients de leur responsabilité ; de formation supérieure, ils connaissent les ressorts qui font agir les êtres humains.

Ils savent surtout l'art de vivre. Ils ont laissé en Louisiane une indéfinissable ambiance qui distingue cet état des quarante-sept autres états américains. Leur rôle politique se marque par une compréhension des principes qui gouvernent la Constitution des Etats-Unis qu'on ne retrouve plus dans les journaux de langue anglaise d'aujourd'hui en Louisiane et ailleurs. Le grand Gaillardet du COURRIER DES ETATS-UNIS dut revenir de France pour prendre part à une campagne présidentielle où les fondements de la République aux Etats-Unis étaient en jeu. Aux qualités de l'esprit s'ajoutent des travaux d'Hercule : ces rédacteurs-propriétaires sont appelés à tout faire : articles de fond, poésie, roman, faits divers ; il faut être compositeur, traducteur, prote, saute-ruisseau même, et quels manieurs de ciseaux sont ces journalistes ! Car les coupures sont la grande source des nouvelle européenes ! Il n'est pas étonnant parfois qu'un Marciacq, un Bégué préfèrent le calme de l'épicerie aux migraines journalistiques : au moins si la marchandise ne se vend pas, elle nourrit son homme. De Montluzin, en vrai sage, a abandonné l'enseignement et le journalisme pour se faire pharmacien, au sens français du mot.

Les journaux français des campagnes louisianaises ont été les seules ressources de toute la population en matières politiques, scolaires, économiques, financières, médicales, littéraires et artistiques. Ils avertissent les électeurs des dangers de suivre John C. Calhoun et des avantages d'écouter Henry Clay car, lui, vise avant tout à la préservation de l'Union. Ils sont les constants champions des écoles qui recevront les enfants de ceux qui ne peuvent payer ; ils font voter des impôts pour l'établissement et le maintien des écoles publiques ; ils veillent à ce que blancs et noirs puissent avoir l'opportunité d'apprendre à lire, à écrire, à compter. Ils demandent à grands cris et ils obtiennent des tarifs sur le sucre afin d'égaliser l'impôt sur la charrue qui est trop chère car elle est fabriquée au Nord ; ils font ressortir l'avantage d'une

Banque Nationale sur une Banque d'Etat. Ils sont surtout les grands apôtres des chemins de fer et autres nouveautés scientifiques.

Du côté artistique, les journaux de campagne sont les seuls moyens de publicité des troupes théâtrales et des musiciens qui viennent en tournée pendant les mois d'été au cours desquels le Théâtre d'Orléans ferme ses portes. Saint-Martinville et Donaldsonville ont leurs salles d'opéra dont les rédacteurs chantent les avantages. Lafayette, Paincourtville, Napoléonville, La Nouvelle-Ibérie s'offrent des plaisirs dramatiques et musicaux aussi. Les troupes d'amateurs, telle celle de Canonge, des artistes : Elie, Chassaignac, Giraud, Joubert, Varney, tous sont accueillis chaleureusement et reçoivent ligne sur ligne d'éloges avant et après représentations et concerts. Des sculpteurs, des architectes, des peintres, très rares ceux-là, sont le but d'articles qui encouragent.

Au point de vue littéraire, ces journaux sont les uniques ressources des auteurs louisianais. Gayarré, Martin et Fortier, les grands historiens de la Louisiane, ont les comptes-rendus de leurs oeuvre dans les colonnes de première page. Les romans de Mercier figurent tout au long à côté de ceux des rédacteurs. Des pièces de Canonge ont été préservées par leur publication dans ces journaux. Les poètes Dugué, Latil, Thierry, Désirée Martin, Constance Beauvais, l'amie de Lafcadio Hearn, sont imprimés avec accompagnements flatteurs. Aux étoiles locales s'ajoutent les grands et petits maîtres de la grand'mère patrie: Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Coppée, Béranger, Delavigne, Michelet, Balzac et . . . Sue.

Ces mêmes feuilles rendent de grands services médicaux: les menaces des épidémies de fièvre jaune et de choléra sont signalées, les mesures sanitaires à prendre pour combattre ces grands fléaux sont réitérées; les soucis et les remèdes des médecins, les services des infirmiers et des religieuses, les nombreux sacrifices des prêtres français sont enregistrés. Les querelles entre les homéopathes et les allopathistes, les démêlés entres les médecins munis du fameux D. M. P. d'outremer et les diplômés locaux n'échappent point aux yeux observateurs des écrivains qui, en dignes fils de Molière, savent tirer parti des faiblesses des "disciples d'Esculape," comme on dit encore en Louisiane.

En dernier mot, l'apport civilisateur des journalistes français dans les campagnes louisianaises a été énorme. Il faut conserver à la mémoire les obstacles surmontés, les résultats obtenus.

C'est surtout grâce à eux que la Louisiane possède un cachet personnel car elle porte en elle tant de marques françaises qu'elle se distingue par un on ne sait quoi: les journalistes français, tout en créant une ambiance louisianaise, ont su avant tout y conserver le grand art français : l'art de savoir-vivre.

Lionel C. DUREL

A LA POURSUITE DES AIGLES

En avril 1949, j'ai eu l'honneur de faire devant les membres de l'Athénée Louisianais une causerie sur les exilés napoléoniens en Louisiane. Notre président, M. James F. Bezou, m'a demandé de lui permettre d'en faire imprimer le texte dans les Comptes Rendus. D'abord, je n'avais jamais rédigé ce texte, et, raison plus grave, j'avais dans l'intervalle disposé de mes matériaux, partie d'une recherche entreprise sous les auspices du Carnegie Fund and Research Council de l'Université Tulane. En m'excusant de ne pouvoir faire mieux pour le moment, j'offre ces quelques pages à mes amis, les membres de l'Athénée Louisianais dont plusieurs ont été mes collaborateurs dévoués.

C'est tout à fait par accident que ma recherche a commencé. Au cours d'une excursion, nous nous étions arrêtés, non à l'ombre, mais dans l'incandescence d'une église de briques rouges qui semblait flamber au soleil de juillet. A côté était un petit cimetière presque envahi par la végétation. Selon mon habitude, j'y entrais et sans souci des longues herbes collantes me frayais un chemin dans les allées étroites. Tout à coup, en face de moi se dressa une tombe encore bien entretenue. Elle portait un nom très français, deux dates, et en gros caractères l'inscription: SOLDAT DE NAPOLEON I.

J'ai voulu connaître davantage de la vie de mon compatriote qui dormait là et me suis enquis de ses descendants. On m'a d'abord mise sur la piste d'une demoiselle portant son nom et vivant dans un hospice de vieillards. Quand je m'y suis rendue et ai expliqué à la soeur tourière l'objet de ma visite, elle s'est écriée: "Des renseignements sur Napoléon! Mais, ma chère, nous n'avons personne d'assez vieux chez nous pour l'avoir connu."

C'est donc au cours d'un autre voyage, dans la paroisse même où se trouvait la tombe, que j'ai fait la connaissance de l'arrière-petit-fils du vétéran de l'armée impériale. Il m'a fait apporter par sa fillette les souvenirs conservés sur la plus haute étagère de la grande armoire, épaulettes d'or terni qu'on a essayée sur les épaules de mon fils, sorte de

fourragère d'or aussi, bayonette, long pistolet, médaille. C'était toute la légende des aigles qui ressuscitait pour moi dans cette demeure louisianaise.

On s'exile rarement seul surtout, comme c'était probablement le cas, quand un désastre national vous a poussé hors de votre pays. Cet homme avait dû faire partie d'un groupe. Où en trouverai-je l'histoire? Je me précipitais dans les bibliotèques, consultais les catalogues, feuilletais tous les livres qui me tombaient sous la main, dévorais ceux que les très obligeants bibliothécaires de la Howard-Tilton ont fait venir pour moi de Washington, Harvard ou du Texas. Il y avait sans doute des livres sur les exilés français en Amérique, terme assez vague, des études plus spécialisées sur les Bonapartistes établis à Philadelphie, au Texas ou dans l'Alabama, mais le groupe louisianais avait été laissé dans l'ombre. En fait, on ne semblait même pas se douter qu'il y en ait eu un. Tant mieux pour moi, voici un champ intéréssant qui s'offre à ma curiosité.

Quelles sont les différentes étapes que j'ai suivies? Peut-être le mot étape est-il trompeur. Une étape suppose un voyage entrepris progressivement mais une recherche ne se développe pas sur une route toute droite où l'on peut se retourner pour mesurer le chemin parcouru et ce qu'il reste encore à accomplir. Une recherche se compose de marches, contremarches, détours, parfois hélas de labyrinthes. Pour ne pas trop lasser votre attention, je vous conduirai à travers quelques raccourcis.

D'abord que les âmes sensibles m'excusent de les faire déjà retourner aux cimetières, mais ceux-ci m'ont tant aidée. Le seul danger que j'y trouve est de laisser l'imagination s'y exalter devant ces prénoms qui semblent sortir d'un roman de Mme de Staël, ou de Mme de Genlis ou des poèmes de Francis Jammes: Delphine, Aglaé, Coralie; devant ces compartiments où diphtérie ou fièvre jaune a fait glisser en quelques jours tous les enfants d'une même famille; devant ces mots de Cap François ou Pointe-à-Pitre qui suggèrent les drames de Saint Domingue. Voyez-vous, déjà je m'égare. Heureusement, rien ne me défend de m'attarder devant les noms de villages français: Liancourt en Lorraine, Perdreauville en Normandie et ceux du Midi, les plus nombreux, Cogolin d'où semble surgir un parfum de lavande et de figues mûres,

Aups-Sillans qui révère encore le vieux monastère où peut-être l'exilé du cimetière Saint-Louis a appris à lire. Quand était-il né? La réponse à cette question me mettra sur la trace de certains de mes ex-soldats. Pour avoir combattu sous les aigles d'or il a fallu voir le jour ni guère avant 1760, ni guère après 1798. Voici justement une inscription qui dit: né à Pau en 1770, et cette autre: né à Paris en 1793. Relevons ces noms.

Autre étape. Y a t-il encore quelqu'un en Louisiane portant ces noms? Je consulte l'annuaire. Quelquefois il n'y a personne s'appelant ainsi, d'autres fois, il y en a trop. Il faut téléphoner, écrire. Je mets une annonce dans un journal de notre ville. Dans une paroisse, un speaker plein d'initiative me fait parler à son microphone. Dans deux autres villages, les rédacteurs des gazettes locales, pleins de cette amabilité que je trouve partout sur ma route, impriment en première page et en gros caractères: "Votre Grandpa était-il dans l'armée de Napoléon?"

Les réponses arrivent. L'un connaît une anecdote, l'autre conserve une médaille. Quelqu'un a un vieux document dont l'écriture est difficile à déchiffrer. Voudriez-vous le voir? Le temps n'est jamais trop rempli, si rempli qu'il soit, ni les routes trop brûlantes pour partir examiner un papier jauni par les années. Une seule personne parmi toutes celles que j'ai désiré questionner m'a fait répondre d'un ton désagréable: "Qu'on laisse donc mon grand-père dormir tranquille!" Pourtant ce grand-père avait été choisi comme maître d'armes par West Point naissant et les lettres de recommandation à son sujet dont les copies photostatiques m'ont été envoyées de Washington feraient rougir de fierté le petit-fils le plus grognon. Mais celui-ci était l'exception. (Rassurez-vous, il ne fait pas partie de l'Athénée, cet Athénée qui compte parmi ses membres le petit-fils d'un soldat napoléonien devenu en Louisiane un officier fameux.)

Quelquefois, on est lancé sur une piste d'une façon inattendue. "J'ai de vieux papiers dans mon grenier," me dit une amie. Elle demeure dans une exquise habitation restaurée qui date du début du XIXième siècle.

"Votre arrière-grand-père était-il un vétéran français?"

"Français, oui, vétéran des armées impériales, je ne le crois pas."

"Quel dommage! Mais voyons quand même."

Nous montons au grenier à l'aube, avant que le soleil n'ait commencé à frapper sur le toit. Deux grands sacs de toile brune sont là dans la pénombre, étayés l'un sur l'autre comme deux hommes ivres. Nous en sortons des poignées de papiers froissés, grisâtres. Que disent-ils? Rien de très palpitant, ni messages de conspirateurs, ni lettres d'amour, seulement des reçus, surtout reçus d'impôts payés sur la propriété. Si quelqu'un voulait faire une étude sur le fisc en Louisiane à travers les âges, il trouverait là une mine. Mais le fisc n'est pas mon sujet.

Plus la main s'enfonce dans le sac, plus on recule vers le passé. Voici maintenant une large feuille à lignes régulières, d'une encre encore très noire. C'est la liste des marchandises qu'un planteur a achetées au cours de toute une année et pour lesquelles on lui envoie une note au temps de la roulaison. La date en est 1819. Le nom du marchand semble me sauter aux yeux. C'est un de **mes** exilés, celui autour duquel flottent plusieurs légendes, celui à qui appartenait cette épée, donnée dit-on par l'Empereur et que garde précieusement un prêtre louisianais portant les mêmes noms et prénoms que l'ex-soldat. Rien de très romantique dans cette note d'un commerçant, mais elle m'aidera à reconstituer un peu de la vie de l'homme qui l'a écrite. Ainsi les deux heures passées sous les combles de l'hospitalière demeure que ses propriétaires ont nommée avec tant d'à propos **Les Mémoires,** n'ont pas été perdues.

Une autre fois, je me suis trouvée en face de la maison bâtie des mains d'un capitaine bonapartiste pour lui et la jeune Louisianaise qu'il avait épousée. Tous les deux, puis le nouveau-né arrivé avant que la construction ne fût complète, campaient dans une petite cabine à côté des murs qui s'élevaient lentement. Elle est là, la maison, encadrée par les deux chênes verts que le soldat avait plantés et qui sont maintenant si grands qu'ils signalent de loin qu'un foyer est là caché dans un repli d'un vallon verdoyant différent du reste de la Louisiane, site choisi peut-être parce qu'il rappelait à l'émigré les courbes de son Ile de France.

Mais ce capitaine, maçon improvisé, était aussi, et cela également est assez rare pour un militaire de ce temps-là, un grand liseur. Il y a encore, dans le long vestibule, rangée après rangée, toute sa collection: les oeuvres entières de Corneille, Racine, Voltaire naturellement et Jean Jacques Rousseau, l'Encyclopédie, les chansons de Béranger, les recueils de Victor Hugo achetés à mesure qu'ils s'imprimaient et bien d'autres. Non, je ne vous dirai pas où se cachent ces trésors, qu'ils demeurent intouchés quelques années de plus, sous la garde d'arrière-petites-filles respectueuses, mais, hélas, qui ne lisent pas le français.

Un des voyages les plus intéréssants, quoique peu productif, est celui qui nous a conduits vers un groupe placé à l'écart géographiquement et socialement. Leurs voisins (voisins à plusieurs milles de distance) les appellent les Sabines et les disent, avec mépris, être de sang mêlé. Eux, doucement et obstinément déclarent: "Nous sommes Français." Comment et pourquoi l'ancêtre, sans doute sautant d'un voilier amarré dans le Golfe du Mexique, a-t-il trouvé son chemin à travers les marécages vers cet oasis et y est-il resté? Allons questionner ses descendants.

Il nous a fallu l'aide d'un prêtre canadien des plus éclairés, complaisant (et membre de l'Athénée Louisianais) pour organiser cette expédition. Grâce à lui, deux pirogues nous attendaient pour nous conduire à l'île. Après quarante-cinq minutes de parcours, le bayou large et miroitant s'est rétréci, effilé, et nous a fait pénétrer comme un fer de lance jusqu'au coeur même de la petite communauté. Mais peut-on appeler communauté cette trentaine de maisonettes de bois dispersées dans cette éclaircie de ce qu'on nommait les prairies tremblantes, sol imbibé d'eau et hérissé de roseaux pointus?

Comme ils sont différents les uns des autres ces gens réunis par un commun ostracisme et, disent-ils, leur commune origine. Ce grand garçon calme aux yeux gris, on pourrait le rencontrer auprès d'une ferme normande. Ce gars brun, au nez aquilin, aux lèvres écartées dans un sourire hardi, vif, remuant, prompt à la réplique, n'a t-il pas quelques cousins qui dansent la farandole autour d'un **mas** provençal un soir de la Saint-Jean? Mais celui-ci au nez camus, au teint trop sombre, celui-là aux pommettes saillantes d'Indien, quel autre sang que celui de l'ancêtre de France ne s'est pas mêlé au leur?

De cet ancêtre, malheureusement, ils ne peuvent rien dire. Le nom dont ils en parlent est fait de deux prénoms et les souvenirs tangibles qu'ils eussent pu en garder ont été roulés hors des cabanes par quelque grande vague d'un ouragan d'équinoxe. Au moins connaissent-ils peut-être de vieilles chansons? Voici le patriarche du lieu, quatre-vingt-six ans. Il s'est remarié dernièrement, sautant par-dessus un manche à balai que les témoins n'ont pas dû tenir trop haut pour lui et sa fiancée de soixante-dix-huit ans.

"Une chanson sur Napoléon . . . Ah oui! J'en connaissais bien une. Attendez . . . Non, je ne peux pas chanter aujourd'hui."

Un des hommes qui font cercle me fait à demi-voix: "C'est à cause de la petite mortalité." Alors, je n'insiste pas. Quand nous glissions sur le bayou tranquille, une barque étrangement silencieuse nous a croisés, visages sombres de femmes figées dans leur tristesse. A l'arrivée, le guide de l'autre pirogue nous a demandé si nous avions aperçu le petit cercueil au fond de la barque rencontrée. Il était si petit qu'il avait passé invisible. L'île est en deuil, ce jour-là, et je suis d'autant plus reconnaissante à ses habitants de faire l'effort de nous sourire. Mais je n'insisterai pas pour faire chanter le vieux Victor, non, pas aujourd'hui, à cause de **la petite mortalité.**

D'autres voyages à travers les paroisses, d'autres visites en ville m'ont permis de dénicher des papiers de famille rarement dépliés au cours de plusieurs générations. Il y a eu parmi mes meilleures trouvailles l'acte de naissance d'un futur général qui a ouvert les yeux dans le Paris où régnait la guillotine, les mémoires d'un aristocrate de quatorze ans déguisé pour échapper à la mort sous l'uniforme d'un tambour de l'armée républicaine et les feuilles de route qui promenaient grenadiers inlassables d'Egypte en Allemagne, d'Espagne à Moscou.

A propos de ces documents conservés par les familles (et il est regrettable que davantage ne l'aient pas été), il faut amener le sujet parfois un peu délicat des traductions défectueuses. Elles sont involontaires souvent, mais quelquefois elles sont tolérées ou parce qu'elles flattent une vanité ou parce qu'une fois qu'elles sont implantées il est difficile

de les corriger. Je pense en ce moment aux grades militaires sur lesquels je ne prétends pas être une autorité. Pourtant le fait est familier à tous les Français qu'un maréchal des Logis et un brigadier sont dans le corps de la cavalerie l'équivalent du sergent et de l'humble caporal de l'infanterie. Mais allez donc dire cela à un petit-fils qui a toujours cru que son ancêtre avait été **field marshal** et à une petite-fille qui se vantait de son aïeul **Brigadier General.**

D'autres erreurs de traduction ne bénéficient à personne et parfois font perdre au rechercheur la piste suivie. Les lettres d'un planteur louisianais à sa soeur se trouvent, je ne sais par quel hasard, dans les archives de la société historique d'une petite ville d'un état du Nord. Elles nous sont revenues dactylographiées dans une traduction qui n'est pas impeccable. Il faut la lire des yeux en anglais tout en pensant en français pour en retirer tout son sens. Le flair de chien de chasse que doit avoir le chercheur a besoin d'être appelé à la rescousse pour faire deviner, par example, que ce "German general" dont les agissements inquiétaient son propriétaire n'était autre que ce turbulent et assez énigmatique Général Lallemand, un des fidèles du prisonnier de Sainte Hélène et peut-être un conspirateur.

Une autre étape de ma poursuite est la visite aux archives. Là, j'ai eu une surprise agréable. A ce mot d'archives s'attachent traditionnellement les épithètes: poussiéreuses, sentant le moisi. Neuf fois sur dix, c'est une calomnie. Tout y est épousseté, catalogué. On y trouve autant de calme que dans les cimetières mais il y fait moins chaud. Et puis, cette obligeance des archivistes louisianais! Peut-être la rencontrerait-on ailleurs, oui, mais y rencontrerait-on le café? Le café? Certainement. J'étais plongée un matin dans les états de service d'un colonel de la milice, pièces officielles conservées à la bibliothèque d'une caserne locale (oui, même les casernes ont eu ma visite) quand, vers dix heures et demie, une main discrète a fait glisser vers moi une tasse menue et odorante tandis qu'une voix murmurait: "Si vous restez jusqu'à trois heures vous en aurez une autre."

Un grand attrait des archives et de quelques bibliothèques vient de la quantité de vieux journaux qu'on y trouve. On peut se plaindre que la collection de **l'Abeille** n'est pas com-

plète mais en butinant d'ici de là (c'est évidemment le titre du journal qui me suggère cette image) non seulement dans les publications de la ville mais dans les feuilles que des villages mêmes imprimaient autrefois et dont on retrouve de temps en temps un exemplaire, on collectionne nombre d'informations.

Les vieux journaux offrent pour moi, comme les cimetières, leurs tentations. Je risque de m'y égarer. Ils sont si pittoresques soit dans leur français suranné, souvent fleuri, parfois d'une violence qui surprend, soit dans leur anglais très plein de gallicismes. Les miliciens ont "rendez-voused" sur la Place d'Armes, ai-je lu quelque part. Il est tentant de s'attarder sur les annonces pathétiques de récompenses offertes pour le retour d'esclaves **marrons** (c'est à dire fugitifs), sur les réclames naïves de remèdes contre la gibosité, et plus tard dans le siècle, sur les lignes préconisant une teinture pour moustaches ou vantant cette étourdissante invention: les chemins à coulisses (traduction de **railroad**). C'est à un journal que je dois le coup de filet dans lequel j'ai ramené à la fois soixante-dix-sept ex-soldats sauvés par un pirate. C'est au **Courrier**, à la **Gazette**, à **l'**Ami **des Lois** et à d'autres publications moins connues que je dois d'avoir pu suivre quelques-uns de mes vétérans dans leurs tribulations et leurs succès, leur nostalgie ou leurs espoirs.

Pour bien comprendre leurs réactions, il ne faut jamais oublier de tenir compte du temps que prenaient les nouvelles à arriver du reste du monde. Horreur! On se réjouit après Waterloo! Mais c'est qu'on n'a pas encore été averti du désastre et on est tout à l'enthousiasme créé par la fuite de l'île d'Elbe. On boit à la santé de l'Empereur cinq mois après sa mort. Mais c'est qu'il fallait une éternité pour qu'un message soit relayé de Saint-Hélène à la Nouvelle-Orléans.

Enfin la recherche est finie, ou du moins elle est arrêtée, car une recherche ne finit jamais une fois qu'on est sous son empire et que des amis zélés vous y tiennent, apportant toujours un peu plus de butin. Tout de méme, il faut commencer à rédiger les résultats de tous ces efforts et de ces expéditions à travers la Louisiane. Minute cruelle, au lieu d'une aventure, c'est presque un pensum, surtout pour moi qui me suis imposée une première rédaction en anglais. Il

me semble monter un chemin raboteux au lieu de courir sur une grande route. Voyons ce que donnerait la même étude en français. Traduire sera facile, presque trop facile. Voici mon texte anglais à la main gauche et à la main droite une feuille attendant la nouvelle version. Je peux maintenant laisser à ma machine "la bride sur le cou" comme aurait dit Mme de Sévigné de nos jours. Seulement quelque chose d'inattendu se passe. Il semble que rien n'est plus facile que de se traduire soi-même. C'est le contraire. Inconsciemment on sent qu'on a le droit d'innover et on court par tous les chemins de traverse sans s'en apercevoir. Après une heure de ce vagabondage, on met en regard les deux versions. Elles ne sont liées entre elles que par la similarité de quelques faits et dates. Le ton, la forme, la pensée même ont changé. Les jumeaux qu'on croyait identiques ne le sont nullement, si même ils ne se tournent pas le dos en frères ennemis.

Fatiguée, je décide de plier bagage. Assez de recherches et de toutes leurs suites. Napoléon lui-même apparaîtrait-il au haut du belvédère de la maison que les guides se plaisent à appeler la sienne, je ne me dérangerais pas pour aller le voir. Le téléphone sonne.

"Vous ne me connaissez pas, Madame, mais je veux vous dire que le grand-père de ma mère était médecin dans la paroisse Saint Jean-Baptiste."

"Vraiment." (Ma voix est polie, mais indifférente.)

"Il venait de France. J'ai tous ses papiers, mais je ne peux pas les lire. Il y en a un qui porte un grand cachet avec le dessin d'un aigle."

"L'aigle impériale sans doute! Où habitez-vous? J'accours."

Simone de la Souchère DELÉRY

Nouvelle Orléans, août 1949.

LE FOLKLORE CHEZ NOS ETUDIANTS

A Southwestern Louisiana Institute à Lafayette, il y a un professeur de français qui s'enthousiasme pour tout ce qui se rapporte à l'histoire ou à la légende du pays et ses habitants.

Mademoiselle Marie del Norte Thériot, tout en poursuivant ses autres devoirs de professeur, a su introduire au programme un cours qui a pour but de renseigner les étudiants au sujet de l'héritage romanesque du "Pelican State." Depuis 1945, comme partie du curriculum du Département des Langues Etrangères, il y a un cours intitulé: **Français 340; la Littérature et le Folklore Franco-louisianais,** offert à tout étudiant ou auditeur immatriculé à S. L. I. Les élèves, cependant, appellent ce cours, "le Folklore," tout court, indiquant ainsi la portion de leur préférence.

Les conférences sont données en anglais (mais les lectures sont faites en français ou en anglais) débutant par une révision de l'histoire de l'arrivée des Acadiens en Amérique, continuant à travers l'histoire coloniale de la Louisiane et le développement d'un folklore créole, et terminant par une étude de la littérature française écrite en Louisiane.

Le travail le plus long est celui de la littérature, car Mademoiselle "T" (petit-nom affectueux des élèves pour leur professeur) exige que le groupe fasse plusieurs dossiers sur les écrivains et poètes renommés contenant des biographies et quelques morceaux choisis des principaux ouvrages, qui sont d'ailleurs si difficiles à trouver, le tout destiné à être lu devant le groupe pour que la classe puisse profiter des recherches de chaque membre. Ensuite, ces dossiers sont conservés pour grossir la bibliothèque du cours de Français 340.

Les étudiants font des excursions dans les villages et les campagnes afin d'entendre des "contes de grand-mère" ou de "Tante Phine," employant (là où la prise d'électricité le permet) un "wire recorder" pour l'enregistrement des contes—ou des chants ou des danses. Ils ne se lassent pas de chercher la musique folklorique et les vieilles oeuvres littéraires; donc, tout renseignement qui aidera leurs recherches dans les tra-

ditions des générations passées (qui sont en danger de disparaître sans trace) sera accepté avec joie et reconnaissance par ce groupe de jeunes étudiants.

Les petits détails ne sont pas négligés, car souvent un seul mot est la clé qui ouvre un nouveau champ d'activité folklorique: le titre d'une chanson donné par une personne éveille chez un autre trois couplets et l'air! A côté du chant, du conte et de la danse, il faut voir aussi le dialecte, le patois du nègre, les accents, les expressions particulières au pays, les superstitions, les recettes, les remèdes, les reliques, etc. La classe demande à apprendre la signification du mot "créole" (si souvent mal compris) afin d'éclaircir ce point-là pour l'étranger; et elle est curieuse de savoir les menus des "petits-déjeuners de onze heures" servis autrefois aux élus de Madame Bégué à la Nouvelle-Orléans. Avec l'addition de chaque nouveau détail, la classe voit grandir la mosaïque de faits historiques et légendaires qui complètent le tableau de leur pays pittoresque.

Ce travail ensemble est plein d'intérêt, car Mademoiselle "T" est raconteur; et pour ses anecdotes charmantes, qui ont le goût du terroir créole, elle démontre une grande facilité dans la langue du peuple—le dialecte acadien ou le patois nègre (qu'ils soient en anglais ou en français)—qualification nécessaire à la direction de son oeuvre. Mais, ce que l'on apprécie surtout chez elle, c'est ce désir d'apprendre davantage qui la rend toujours prête à écouter ses élèves, ou à interviewer les octogénaires. Pour évoquer son sourire, il suffit de lui apporter un vieux journal, ou un livre de classe de l'an 1850; et immédiatement on reçoit une volée de questions dont les réponses sont soigneusement notées.

Avec quel profit suivra-t-on son cours? Pour ceux qui, en quittant l'université, iront dans les autres Etats de l'Union, il leur sera utile de pouvoir se défendre en matière d'histoire sociale, au moins, surtout lorsqu'il s'agit de cette éternelle question agaçante: "Un Créole? Mais, qu'est-ce que ça veut dire, après tout?" Et, il y aura des définitions à fournir pour: "faire un roux," "danser le fais-do-do," manger "un gombo zerb," "un jambalaya" ou "un couche-couche," etc. Pour ceux qui ne quitteront pas la région, il ne serait pas à regretter qu'ils connaissent le passé et le présent romanesque de leur

propre pays. Aussi, nos futurs journalistes et écrivains trouveront-ils une nouvelle inspiration dans la vieille couleur locale; car la demande pour ce genre de littérature est actuellement croissante. On n'a qu'à mentionner les noms des écrivains contemporains tels que: Frances Parkinson Keyes, Harnett T. Kane et Edwin P. O'Donnel qui, ayant étudié la Louisiane, ont su profiter de leurs connaissances.

Partout on sonne l'alerte. Ici on alerte le lecteur. Gardez-vous de détruire les vieilles paperasses, les livres, les lettres, et les chansons et anecdotes orales ou écrites! Faites parvenir tout à Mademoiselle Thériot qui vous en sera profondément reconnaissante; et qui, pour les conserver, les déposera dans les archives de la Stephens Memorial Library à S. L. I., au coeur du pays acadien.

Jacques PERIOU

MADEMOISELLE MARIE DUMESTRE

C'est toujours avec un serrement de coeur que nous apprenons la disparition d'un des nôtres. Le samedi, 27 août 1949, s'éteignait dans la paix du Seigneur Marie Constance Dumestre, à l'âge avancé de 86 ans. Mlle Dumestre appartenait à une famille distinguée de notre ville, car elle était la fille de Joseph René Dumestre et de Constance Girod. Son oncle maternel, Nicolas Girod, fut le premier maire de la Nouvelle-Orléans après la bataille de Chalmette.

Après avoir reçu son instruction chez les Dames du Sacré Coeur, à l'angle des rues Dumaine et Dauphine, dans le bâtiment que l'on vient de démolir pour faire place à l'école paroissiale de la Cathédrale Saint-Louis, elle enseigna un temps aux Ursulines. Mais sa longue carrière d'institutrice dévouée à la cause française se développa à l'Ecole de l'Union Française, car durant plus de quatre décades elle occupa le poste de directrice de cette institution. En 1893, elle remporta le premier prix dans le concours littéraire de l'Athénée Louisianais et notre societé lui décerna sa médaille d'or, couronnant ainsi son manuscrit sur Victor Hugo. Le Gouvernement Français lui conféra les Palmes Académiques en récompense de son magnifique effort d'enseignement de la langue française.

Ses anciennes élèves sont venues s'agenouiller en grand nombre auprès de son cercueil et faire ce qu'elle aurait voulu qu'elles fissent: une prière pour le repos de son âme. Mais tous ceux qui la pleurent ont connu sa piété exemplaire, ses activités paroissiales comme dame d'autel, organiste, et directrice de choeur. Ainsi il est permis de croire que celle qui a pu écrire avec tant de tendresse et de noblesse de sentiments "Le Parfum et le Souvenir," "La Fleur du Prisonnier," "Une Lettre" et "Une Mère," publiés dans nos Comptes Rendus de la fin du dernier siècle, s'est présentée devant son Maître et Seigneur revêtue de l'armure des bonnes actions et des sacrifices accomplis au cours d'une longue vie chrétienne. Que ses neveux, MM. Edward R. et Lawrence J. Dumestre, trouvent ici l'expression de notre sympathie émue. Paix à ses cendres.

James F. BEZOU

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

Couronné par l'Académie française

(Groupe de l'Alliance Française)

•

CONCOURS DE 1949

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

Les Romanciers de Langue Française en Louisiane: de 1870 à 1900

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 31 décembre 1949 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une plaquette et un prix de $25.00 en espèces si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les sociétaires de l'Athénée peuvent participer au concours.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Aucune mention honorable ne sera accordée deux fois à la même personne.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1925 Esplanade Avenue, Nouvelle-Orléans 16.

Le secrétaire,

Clara Lewis LANDRY

LAUREATS DE L'ATHENEE LOUISIANAIS

1878: **Alcée Fortier,** Médaille d'or.
M. Frédéric Friès, Médaille d'or.
"De la Puissance de l'Education et de la Nécessité du Travail dans toutes les conditions de la vie."

1879: **M. Frédéric Friès,** Médaille d'or.
"Eloge de Bienville."

Mme Armand Cousin, Médaille d'or.
"La Femme louisianaise avant, pendant, et après notre dernière guerre."

1880: **M. James S. Hosmer,** Médaille d'or.
"Donner une idée générale des principaux Romanciers des Etats-Unis d'Amérique."

1881: **M. le Dr. Octave Huard,** Médaille d'or.
"De l'Utilité de la Langue Française aux Etats-Unis."

Mme Edouard Fortin, Médaille d'or.
"La Musique considérée au Point de Vue de son Utilité pratique, intellectuelle et morale."

1882: **M. Bussière Rouen,** Médaille d'or.
"Nécessité des Etudes élémentaires pour le Choix d'une Profession, d'un Art ou d'un Métier."

Mlle Arcadie Villeré, Médaille d'or.
"De l'Influence de la Femme dans la Famille."

1883: **Mlle Noélie Hart,** Médaille d'or.
"Madame de Staël; sa Vie, ses Ouvrages."

1884: **M. Maxime Queyrouze,** Médaille d'or.
"Influence d'un grand Caractère, en Bien ou en Mal, sur la Destinée des différents Peuples."

1885: **Mlle Hermance Robert,** Médaille d'or.
"La Femme dans la Littérature Française, comme Auteur, au Dix-Neuvième Siècle."

1886: **M. Gaston Doussan,** Médaille d'or.
"La Fayette en Amérique."

1887: **Mme Eulalie L. T. Aleix,** Médaille d'or.
"Les Poésies de Lamartine."

1889: **Mlle Thérésa Bernard,** Médaille d'or.
"Joseph de Maistre."

Mme S. de la Houssaye, Médaille d'or.
"Une Allégorie et une Idylle."

1890: **Mlle Gabrielle Tarleton,** Médaille d'or.
"Rose Blanche."

1893: **Mlle Marie Dumestre,** Médaille d'or.
"De tous les écrivains français du XIXe siècle, prosateurs et poètes, quel est celui qui vous plaît le plus et pour quelles raisons."

1894: **Mlle Marie Thiberge,** Médaille d'or.
"Jeanne d'Arc dans l'histoire et la littérature."

1895: **Mlle Justina Laffitte,** Médaille d'or.
"L'influence de Napoléon Ier sur les destinées de la France."

1897: **Rév. A. J. Maltrait,** Médaille d'or.
"Louis XIV et son siècle."

1898: **Dr. Louis G. Le Beuf,** Médaille d'or.
"Etude sur Chateaubriand."

1900: **M. Henri Dubos,** Médaille d'or.
"Le Théâtre de Molière."

1901: **Mlle Louise Asenath Genella,** Médaille d'or.
"Victor Hugo, auteur dramatique."

1903: **Mme W. J. Sheldon** et **M. Jean Badoil,** Médailles d'or.
"Edmond Rostand et son Théâtre."

1904: **Mme Jeanne Dupuy Harrison,** Médaille d'or.
"Les Pionniers français dans la vallée du Mississippi."

1907: **M. Lionel C. Durel,** Médaille d'or.
"François Coppée et ses oeuvres."

1909: **Mlle Marguerite Duport,** Médaille d'or.
"Frédéric Mistral et ses oeuvres."

1911: **Mlles Joséphine E. Diaz** et **Régina Blanchin,** Médailles d'or.
"Les Romans de Pierre Loti."

1912: **M. Paul Ferran,** Médaille d'or.
"La Fontaine et ses fables."

1913: **Mme Louise Augustin Fortier,** Médaille d'or.
"Les Orateurs de a Révolution Française."

1914: **Mme Héloïse Hulse Cruzat,** Médaille d'or.
"L'influence de la France sur le tempérament louisianais."

1915: **Mlle Sélika Mazerat,** Médaile d'or.
"Vaincre ou Mourir."

1917: **Mlle Irma Jaubert,** Médaille d'or.
"Les Américains, défenseurs du droit et de la liberté."

1918: **M. Alfred Reinecke,** Médaille d'or.
"Les Frères Rouquette."

1921: **Mme Simone de la Souchère Deléry,** Médaille d'or.
"Les Maîtres du Théâtre Français Contemporain."

1923: **Mme J. Edmond Le Breton** et **Mlle Mathilde Merilh,** Médailles d'or.
"Pascal."

1926: **Mlles Marguerite Guttierez Najera** et **Gladys Anne Renshaw,** Médailles d'or.
"Ronsard, poète lyrique."

1930: **Mlle Anna M. Harrison,** Médaille d'or.
"Louis Hémon, sa vie et ses oeuvres."

1931: **Mlle Maria Boudreaux,** Médaille d'or.
"L'Acadie louisianaise et Evangéline."

1932: **Mme Aline de l'Isle Kennedy,** Médaille d'or.
"L'Idéal et les Aspirations des Créoles de la Louisiane sous le Régime du Gouverneur Claiborne 1803-1816."

1933: **M. James F. Bezou,** Médaille d'or.
"Le Vieux Carré de la Nouvelle-Orléans."

1936: **Mlle Gabrielle Poillon,** Médaille d'or.
"L'Oeuvre de Paul Claudel."

1939: **Mme Ernest Riedel,** Médaille d'or.
"Henry Bordeaux et son oeuvre."

1941: **M. Edouard Pérot,** Médaille d'or.
"L'Oeuvre Biographique d'André Maurois."

1943: **Mme Gabrielle Lavedan,** Médaille d'or.
"Servir son Pays en Temps de Guerre."

1946: **Mme Yvonne Faulkner,** Médaille d'or.
"Impressions Louisianaises."

LISTE DES MEMBRES
De
L'ATHENEE LOUISIANAIS
(1948-1949)

●

MEMBRES D'HONNEUR A VIE

Mgr Jules B. Jeanmard, D. D.
Evêque du Diocèse de Lafayette, Louisiane

Madame Veuve André Lafargue
Nouvelle-Orléans, Louisiane

M. Jules Massé
Président de la Société du Bon Parler Français, Montréal, Canada

M. Armand T. Mercier
Président de la Southern Pacific Company

L'Honorable Thibaudeau Rinfret
Juge en Chef, Cour Suprême du Canada, Ottawa, Ontario, Canada

NOUVELLE-ORLÉANS

Adams, Mme Constance
Adams, M. Perry
Adams, Mme Perry
Augustin, M. B. M.

Babin, Mme B. P.
Badeaux, M. J. T.
Baisier, M. Léon
Baratgin, Mlle Germaine
Barnett, Mlle Alameda M.
de Baroncelli, Mme Gabrielle
de Baroncelli, Mlle Mysola
Baudéan, M. J. Albert
Baudier, M. Roger
Beckham, Mme Charlotte M.
Bérié, Mme Henri
Bernard, M. Victor L.
Bezou, R. P. Henri-Charles
Bezou, M. James F.
Bezou, M. Sidney L.
Billion, Mme Olivier
Billion, M. Olivier
Blackburn, Mme S. L.
Blanco, Mme Alfredo
Bonnette, M. W. J.
Breaux, Mme Locke S.
Brunet, Mme René J.
Buchmann, Mme Andrew

Cabral, Mme Peter C.

Castell, Mme L. S.
Cazenavette, Mlle Mildred
Chamberlain, M. John
Chambon, Mgr C. M.
Chequelin, Mme S. G.
Coleman, Mme Valentine
Couret, Mme John P.
Cressy, Mme Villeré
Cressy, M. Villeré
Crozat, Dr. Anita Louise

Dabezies, Mme Hippolyte
Dabezies, M. Hippolyte
Damiens, Mlle Henriette
Davis, Mme Nina Préot
Deléry, Mme Simone de la Souchère
Deutsch, M. Eberhard
Ditchy, M. Jay K.
Donnès, Mme John B.
Durel, M. Lionel C.

Esser, M. Arthur C.
Estachy, Capitaine Robert

Feitel, M. Arthur
Fenner, M. Charles Payne
Ferry, M. Henry L.
Fortier, M. James J. A.
Fossier, M. Horace
de Fréneuse, Mme Henri Landry

Galbreath, Mme P.
Gale, Mme J. Lincoln
Genre, Mme François
Gibert, Mlle Camille
Godchaux, Mme Charles
Godchaux, M. Charles
Grandjean, M. René
Grossman, Mme Marguerite D.
de la Guéronnière, M. Longer
de la Guéronnière, Mme Longer
Gueydan, Mme Edmond M.

Harrison, Mlle Anna
Hecker, Mme Eugénie Halbert
Himel, Mlle Aïda

Kahn, Mme Emile
Kahn, M. Emile
Kane, M. Harnett T.
Kenney, Mme James J.
Kincaid, Mme J. G.

Labadie, Mme René
Labadie, M. René
Lacoste, M. Numa V.
Lafargue, Mlle Edwige
Lafargue, Mme Fleury
Lafargue, M. Fleury
Landry, Mme Clara Lewis
Larue, Mme Félix A.
Lastrapes, M. Edwin P.
Laurent, Mme Lubin F.
Laurent, M. Lubin F.
Lavedan, Mme Gabrielle
Lawson, Mme Walter E.
Le Friant, Mme Henri
Le Gardeur, M. Dan B.
Le Gardeur, Jr., M. René
Legrand, M. Georges
Lelong, M. Michel
Levert, Mme Albert
Lewis, Mme Bessie Behan
Lyon, Mme L. E.

McLeod, Mme Kenneth
Mackenzie, Mlle Aline
Maître, Mme Marie Louise
del Marmol, Mme Clara
Matas, Dr. Rudolph
Miltenberger, Mlle Lucia
Monroig, Mme Geneviève
Montgomery, Mme J. W.
Morphy, Mlle Juanita

Morphy, Mlle Malvina
Morphy, Mme Paul

Nott, M. William

Olivier, M. Pierre

Panzeri, M. Louis
Parker, Mme H. C.
Penn, Mlle Mamie Meyer
Péret, Mlle Marcelle
Perroux, Mlle Carmen
Philibert, M. Raymond
Pizanie, Mme Emzy
Pizanie, M. Emzy
Puig, M. Félix J.

du Quesnay, Mme Yvonne

Reinecke, M. J. A.
Reynes, Mme Mazureau
Roberts, M. W. Adolphe
Roman, Mlle Désirée
Roman, Mlle Isabelle
Roman, Mlle Stella J.
Romeo, M. A. L.

Schexnaydre, Mlle Marion
Skardon, Mlle Belle
Skardon, Mlle Vivia
Sloo, Mme Thomas
Souchon, Mlle Sélika
Stouse, M. James A.

Taggart, Mme Margot Castellanos
Torré, M. Louis
Trotter, M. Reginald

de la Vergne, Mme Charles
Villeré, Mlle Corinne
Villeré, Mme Edwin
Villeré, M. Paul
Villeré, Mme Sidney L.
Villeré, M. Sidney
de la Villesbret, Mme Esperanza

Westfeldt, Mme George C.
Wogan, Mme André
Wogan, Mme Victor
Wogan, M. Victor
Wright, M. Gustin

Zadri, M. Nicolaï

Caire, M. E. J., Edgard, La.
Crombie, Mlle Jeanne E., Brooklyn, N. Y.
Dupré, Mlle Edith Garland, Lafayette, La.
Faulkner, Mme Yvonne, Long Beach, Miss.
La Vallette, M. R. Brun, Lyon, France, *Membre Correspondant*
Pelletier, M. Roger, Lacombe, La.
Pelletier, R. P. Gérard, Montégut, La.
de Pontet, Mme André de, Mexico City, Mexico.
de Pontet, M. André B., Mexico City, Mexico.
Thériot, Mlle Marie del Norte, Lafayette, La.

